

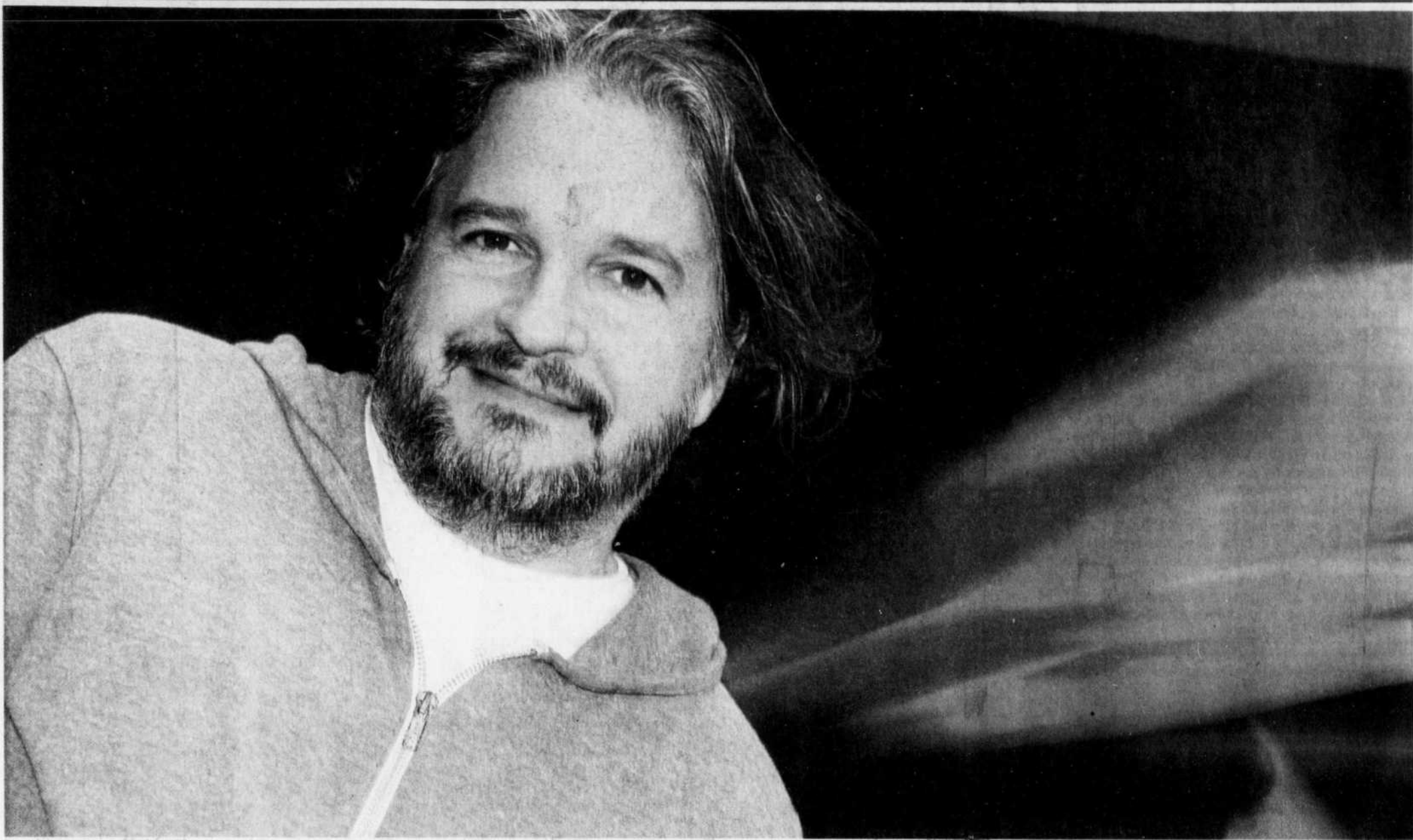


DE VISU
Tableaux vivants autour d'un radeau célèbre, à la dérive
Page E 5



MUSIQUE
Il y a 111 ans, Emil Berliner fondait la Deutsche Grammophon
Page E 7

CULTURE



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Daniel Bélanger Désormais prolifique

Fini le temps où l'insomniaque s'amusait à prendre son temps et à refaire ses affaires trois-fois-mon-père. Adieu les intervalles d'une demi-décennie entre les albums: Daniel Bélanger n'a finalement qu'une vie à vivre et productivité rime avec intensité. Au programme et presque en même temps, le voilà qui fait chanter *Les Belles-sœurs* de Tremblay, crée l'«odyssée spectaculaire et musicale» *Paradis perdu* avec Jean Lemire et Dominic Champagne et aussi, et surtout, offre *Nous*, nouvel album, deux petites années après *L'Échec du matériel*. Conversation avec le Bélanger nouveau, homme d'action.

SYLVAIN CORMIER

Le rendez-vous est à l'hôtel Opus, anciennement Godin, anciennement le repaire délabré des Colocs. Concept: c'est à l'Opus qu'on va causer avec Daniel Bélanger de son nouvel opus. Je ne sais pas à quel point c'est voulu: la relationniste de presse a fait le rapprochement en rigolant. Suite sur deux étages, vue imprenable, luxe et design. «*Ca vieillit vite, le luxe*», note Bélanger, rapport à la table du coin cuisine, égratignée.

J'attaque. Dis donc, ces derniers temps, tu chercherais pas un peu à disparaître derrière l'œuvre pour mieux te révéler à

travers elle? Mmm? Il me regarde, interloqué. Je lui déballe ma savante théorie, avec autant de preuves qu'Oliver Stone sur JFK assassiné par des tueurs à gages en tirs croisés. D'abord le poil. L'autre jour, je l'ai même pas reconnu à l'angle de la Main et de la Catherine, tellement il était enfoui sous sa tignasse, le Bélanger. Genre Great Antonio junior. Et puis, il y a les pochettes. Celle du nouvel album *Nous*, celle de la compilation *Joli chaos*. Nulle part, la binette. Et puis, jusqu'au jour de l'entrevue, il ne devait pas y avoir de séance de photos. «*Mais non, j'ai pas envie de me cacher. C'est sûr que je veux pas ma face devant ce que je fais. J'ai toujours été comme ça, depuis le début.*» Sous-entendu: tu de-

vrais savoir ça, Sylvain. Bzzzt, fait la trappe qui s'ouvre. Ma théorie et moi tombons dedans. Je n'ai pas plus de succès

L'album est sous l'empire du groove.

C'est guitare folk au centre et James

Brown autour. Ça parle intimement de choses intimes façon folk intimiste.

avec mon analyse fine des textes de *Nous*. Dans *Reste*: «*Je n'ai jamais donné / qu'en me donnant à moi-même la première importance*». Dans *Jamais loin*: «*Moi qui n'aide jamais personne / moi qui jamais ne donne / combien j'aimerais enfin réparer*». Dis-donc, Daniel, tu te dévoiles pas un peu quand même,

là? «*C'est tout ce que tu veux*», rétorque-t-il au nom de la poésie non rimée. «*C'est très romantique, tout ça. C'est des sujets intéressants à développer en chanson. Le désir d'aller vers l'autre. L'incapacité d'aller vers l'autre. Ça parle de moi, c'est sûr, mais dans le sens où ça parle de nous.*» Sous-entendu: c'est le titre de l'album. «*C'est pas vrai que j'aide jamais personne. C'est des observations, des constats. L'enfer c'est les autres, mais c'est aussi une partie de la solution.*»

L'intérêt, je finis par comprendre, dur de comprendre mais pas tellement bouché, est ailleurs. Dans le processus. Justement, il a changé, le processus. Il est loin le temps où Daniel Bélanger enregistrerait un album pendant des mois, décidait que c'était pas ça, recommençait pendant des tas d'autres mois, puis recommençait encore jusqu'à satisfaction absolue ou

mutilation volontaire. «*Moi, j'ai juste pas de fun en studio. Et là, ça a été de loin l'album le plus joyeux à faire. Je ne suis plus un chanteur psychosomatique.*» Psychosomatique, vraiment? «*Pendant quatre saisons dans le désordre, j'ai passé toute la batterie de tests pour les allergies. C'était tout jammé dans le nez, la gorge, les bronches. Résultats: tout beau. Pas d'allergies. Maintenant, je respire, et même, je trippe. Pourquoi? Parce qu'on n'est pas restés huit ans en studio, Jean-François Lemieux et moi. Et parce que Jean-François est la personne blanche la plus groovy qui soit.*»


L'empire du groove

L'album est sous l'empire du groove. C'est guitare folk au centre et James Brown autour. Ça parle intimement de choses intimes façon folk intimiste, mais ça rebondit et se déhanché, et ça groove en souplesse. Prenez *L'Équivalence des contraires*, par exemple: ça se penche sur les relations de couple comme un scientifique sur sa lamelle, tout en étant fun-

ky à l'os. «*Ca vient d'une observation que j'ai faite sur la musique afro-américaine. Une évidence, mais quand tu l'appliques, tu comprends vraiment. Ça pogne au cul. Même dans un slow émouvant, il y a le groove. On est en deuil, mais on chante, on se fait aller. J'ai essayé de faire ça avec mes chansons folk. Si Réver mieux était mon album de folk électronique, *Nous* est mon album de folk funky.*» Et ça marche. Le tonnerre de Dieu que ça marche. Même un texte triste, histoire de résignation post-rupture comme *Tu peux partir*, a des fourmis dans les phanères.

«*Ca correspond à cette espèce de désir de bouger que j'ai depuis un bout de temps.*» Pour ça, oui. Ce nouvel album nous arrive alors qu'on le sait manches relevées et bottes de travail aux pieds dans au moins deux notables chantiers: la ponctuation en chansons des *Belles-sœurs* de Tremblay version René-Richard Cyr (première en mars 2010) et composition d'au moins 90 minutes de

VOIR PAGE 2: BÉLANGER



M

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
Pavillon Jean-Noël Desmarais
mbam.qc.ca/waterhouse

2 octobre 2009 - 7 février 2010

AIR CANADA

CETTE EXPOSITION EST ORGANISÉE PAR LE GRONINGER MUSEUM, AUX PAYS-BAS, AVEC LA COLLABORATION DE LA ROYAL ACADEMY OF ARTS, A LONDRES, ET DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL.
J. W. Waterhouse (1840-1917). *La dame de Shalott* (détail), 1888, huile sur toile, 153 x 200 cm. Londres, Tate, don de Sir Henry Tate, 1894. Photo © Tate, Londres 2009.

CULTURE

Un bandeau rouge sur la jaquette



ODILE TREMBLAY

Ca vous change le cours d'une carrière: les ventes à l'étranger, le renom, l'ego, tout ça. Un bandeau rouge sur la jaquette, un vertige. À Dany Laferrière, le prix Médicis, pour *L'Énigme du retour*, publié chez Grasset, son meilleur roman à ce jour, scandé comme un poème, des haïkus, une épure...

Après le Goncourt à *Trois femmes puissantes* de Marie NDiaye, on se dit que la France s'ouvre aux autres cultures, cette année un peu plus. Dany Laferrière, aux multiples points d'ancrage entre le Québec et Haïti, récoltait un succès d'estime là-bas. Le voici consacré, lui qu'on sentait devenir désenchanté.

Il n'y a rien comme les bouquins qui suivent les promesses d'un auteur de ne plus écrire: «Plus de romans, fini!» Après *Je suis un écrivain japonais*, *L'Énigme du retour* a poussé de l'autre côté de la panoplie littéraire, condensé, puissant, émouvant, à nu. Encore les mêmes thèmes identitaires: l'exil, la dictature, l'enfance, les ponts entre le Québec, les États-Unis et Haïti, revisités 19 romans plus loin, avec la part du vrai et du faux qu'il peut seul décodre. Mais cette beauté formelle... Appelons ça un roman de maturité.

Dans *L'Énigme du retour*, il aborde la mort du père en exil, à peine connu, ombre difficile à aimer, impossible à oublier. Très québécois comme thème, au fait, la quête du père... «Aujourd'hui, la glace m'habite presque autant que le feu», écrit-il. Un pas ici, un pas là-bas, et une poussée ailleurs.

À la fois profond et mondain, tiraillé, avec une voix qui laisse poindre une fureur mal enfouie, une écriture qui la maîtrise et la canalise, cette fureur-là: Dany Laferrière. «J'écris, et si vous aimez ce que j'ai écrit, j'apparais», dit-il. Le voici donc en filigrane.

On le retrouve, au fait, dans un film de Pedro Ruiz lancé aux prochaines Rencontres internationales du

documentaire de Montréal, à la mi-novembre, avant de prendre l'affiche au cinéma Parallèle. Ça s'intitule *La Dérive douce d'un enfant de Petit-Goâve*. Le cinéaste y a suivi l'écrivain ici et là, en Haïti, au Québec, en France, à New York, avec les inévitables témoignages de ceux qui le côtoient et de ceux que lui-même admire. Un joli film, qui jongle parfois avec l'esthétique bédé, mise sur l'humour, mais laisse l'homme parler, ce qu'il sait faire si bien.

L'écouter confère encore son plus grand charme à ce film-là. «On écrit à cause d'un manque, d'un trou», dit-il. Sur le sol d'Haïti, les images du documentaire nous le restituent plus serein qu'ailleurs au monde. Drôles, aussi, les images d'archives en 1985, au moment du lancement de *Comment faire l'amour*... sur le plateau de Denise Bombardier, qui n'ose en lire des bouts tant elle trouve ça osé, devant le jeune auteur goguenard. Deux jours plus tard, il gérait sa gloire comme un vieux pro. Vingt-cinq ans ont passé. Survient le Médicis...

Tant de gens ont voulu lui coller des étiquettes en escalier. Il a dû se sentir comme Elvis Gratton tentant de décrire un Canadien français. En implosion identitaire.

Auteur québécois d'origine haïtienne, Caribéen désormais publié et primé en France, de langue maternelle créole mais francophone de plume, et quoi encore? Ça l'emmerde d'avoir à trouver sa case définie. Il préfère les rayons où se côtoient Jorge Luis Borges, Victor-Lévy Beaulieu et l'auteur haïtien Frankétienne. «Un écrivain, c'est d'abord sa bibliothèque», déclare-t-il à raison. Les liens littéraires sont aussi forts que ceux du sang. Un écrivain, c'est un écrivain. Et ses récits autobiographiques, toujours un peu fictifs. Sinon, à quoi bon écrire?

Devenue mythique, la chambre minable du square Saint-Louis où il écrivait *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, entre deux filles et trois discours échevelés. Un titre accrocheur qui a tellement frappé les esprits que Laferrière avoue avoir créé une œuvre entière pour le faire oublier. En pure perte, jusqu'ici. De nouvelles voix s'élèveront demain pour lui demander: mais enfin, qu'avez-vous voulu dire par là? Il ne le saura plus lui-même et grincera des dents. *L'Énigme du retour* a beau être un grand livre, dont les accents rappellent parfois ceux du Martiniquais Aimé Césaire, côté titre, ce n'est pas l'explosion.



PEDRO RUIZ

Une scène du film de Pedro Ruiz sur Dany Laferrière, *La Dérive douce d'un enfant de Petit-Goâve*

Autant lui préférer celui doux-amer de *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit?* Pour l'ambiguïté féroce et la musique.

Qui voyage beaucoup sait bien qu'on aiguise ses racines en les frottant à celles des autres. Apatride et enfant éternel de Petit-Goâve et de la grand-mère Da, dont on a tous l'impression de connaître l'odeur du café et la chaleur des bras, Dany Laferrière, Japonais aussi, à tout prendre, comme le voulait son livre précédent, lui qui lisait Mishima à Port-au-Prince. Pourquoi pas Japonais? Même si des Nippons le prennent au mot et le traitent d'imposteur, comme il le raconte dans le documentaire. Ben voyons! Montréalais et de plus en plus Français, par le style. On a l'impression qu'on va le perdre et que, d'exil en exil, il finira là-bas sous un bonnet d'académicien. Souhaitons-lui de garder la bougeotte. Allez, bravo!

Mille adieux respectueux à l'anthropologue Claude Lévi-Strauss. Lui qui écrivait en 1955, dans son maître livre *Tristes tropiques*, récit de ses rencontres avec des tribus indiennes brésiliennes au bord du gouffre: «Ce que vous nous montrez, voyages, c'est notre ordure lancée au visage de l'humanité.» Quelle phrase!

Et à survoler la planète, à voir les premiers peuples danser pour les touristes et leurs langues disparaître, à regarder les forêts rétrécir et les déserts gagner du terrain, allez trouver mieux à dire que lui cinquante ans plus tard. Alors, on ressort *Tristes tropiques* de sa bibliothèque pour le relire dans l'avion. D'escaliers en correspondances, me voici d'ailleurs rendue à Manaus, au Brésil, au festival du film Amazonas, à vocation environnementaliste, aiguillant mes racines en les frottant ailleurs, songeant à la suite du visionnaire disparu: «Ce que vous nous montrez, voyages, c'est notre ordure...», etc.

otremblay@ledevoir.com

Chambre(s)

ÉCRITURE SCÉNIQUE, DRAMATURGIE ET TEXTE: ERIC JEAN ET PASCAL CHEVARIE, EN COLLABORATION AVEC LES COMÉDIENS ET LES CONCEPTEURS

MISE EN SCÈNE: ERIC JEAN AVEC: EVELYNE BROCHU, MAXIME DAVID, SÉBASTIEN DAVID, SYLVIE DRAPEAU, MATTHIEU GIRARD, ALEXANDRE LANDRY, SACHA SAMAR Concepteurs: Angelo Barsetti, Annie Beaudoin, Olivier Gaudet-Savard, Vincent Letellier, Pierre-Etienne Lucas, Martin Sirois, Cynthia St-Gelais

16 NOVEMBRE AU 19 DÉCEMBRE 2009

514 845-7277 | quatsous.com

PdA JUNIOR

ROLAND (LA VÉRITÉ DU VAINQUEUR)
THÉÂTRE DE LA PIRE ESPÈCE
Dimanche 8 novembre - 15 h 10+ ANS

THÉÂTRE
Reconnue pour ses spectacles de théâtre d'objets (*Ubu sur la table* et *Persée*), la Pire Espèce s'amène à la PdA avec *Roland*, une épopée haletante qui bouscule nos perceptions de l'histoire. Y a-t-il vraiment des bons et des méchants?

CINQUIÈME SALLE

VIEUX THOMAS ET LA PETITE FÉE
Compagnie de danse BOUGE DE LA
Dimanche 15 novembre - 15 h 5 à 10 ANS

DANSE
La rencontre d'un vieillard en colère et d'une fillette, qui réintroduit la joie dans le cœur de celui-ci et lui permet de quitter la vie avec sérénité. Un spectacle optimiste sur les cycles de la vie, qui entraîne les enfants dans un monde d'émotions. Inspiré d'un album jeunesse de Dominique Demers.

CINQUIÈME SALLE

PROGRAMMATION COMPLÈTE jeunesse.laplacedesarts.com laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 866 842 2112

BÉLANGER

« Je suis vraiment dans une période d'intense création »

SUITE DE LA PAGE E 1

musique pour la trame de *Paradis perdu*, mystérieuse invention de Jean Lemire et Dominic Champagne. «Je suis vraiment dans une période d'intense création. Les Belles-sœurs, j'ai fait ça à l'été 2008. J'ai composé le tiers de *Paradis perdu* au début de cette année. En même temps que l'album.» On se souviendra que six ans séparaient *Réver mieux de L'Échec du matériel* (si l'on passe outre à *Déflaboxe*, récréation expérimentale). Le précédent: cinq ans avant. Le premier album: quatre ans plus tôt. Mettons que ça ne remplit pas un rayon de disquette.

Bélanger sourit. «C'est vrai. *Harmonium*, c'est trois disques en studio. Ils sont magnifiques. Mais j'en aurais pris un ou deux de plus.» C'est bien, cette perfection, mais il y a aussi du bon à produire beaucoup. «C'est la méthode Elvis Costello. Lui, il sort toutes ses idées. C'est plus comme ça que je veux être maintenant. Prolifique. Avant, je m'épuisais. Je faisais trois albums pour en sortir un. J'allais pas m'embarquer sur trois autres. Là, je sens que c'est le bon temps pour m'exprimer de toutes sortes de façons. Créer constamment. Mes filles sont grandes, ça redevient mon activité principale. C'est sûr que ça pose le risque que tout ne soit pas bon, que parfois même ce soit poché. Mais bon. Je fais le pari que tant que j'ai du fun...» Dernière déduction savante: plus on est poilu, plus on a la création poilante.

Le Devoir

NOUS
Daniel Bélanger
Audiogram - Sélect



ROUGE GUEULE

TEXTE ÉTIENNE LEPAGE
MISE EN SCÈNE CLAUDE POISSANT

Retenez le nom de ce jeune homme: Étienne Lepage, Michel Bélair, Le Devoir.
Choc en perspective, Christian Saint-Pierre, Voir.
On a une surprise une ou deux fois par an au théâtre. C'en est une!
Michel Lacombe, Ouvert le samedi, SRC.

SUPPLÉMENTAIRE LE 14 NOVEMBRE À 20H

THÉÂTRE PÂP

DU 20 OCTOBRE AU 14 NOVEMBRE 2009
PRÉSENTÉ À ESPACE GO, 4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
DU MARDI AU VENDREDI À 20H, SAMEDI À 16H UNIQUEMENT
BILLETTS 514-845-4890 | ADMISSION.COM 514-790-1245

ALEXANDRINE AGOSTINI | MICHEL BÉRUBÉ | ANNE-ÉLISABETH BOSSÉ
ANNETTE GARANT | MAUDE GIGUÈRE | JACQUES GIRARD | HUBERT LEMIRE
JONATHAN MORIER | DANIEL PARENT | MANI SOLEYMANLOU

Assistance à la mise en scène CATHERINE LA FRENIERE | scénographie GUILLAUME LORD
costumes MARC SENÉCAL | accessoires DAVID OUELLET | éclairages ERWANN BERNARD
conception sonore ANTOINE BÉDARD | maquillages FLORENCE CORNET
mouvement CAROLINE LAURIN-BEAUCAGE | direction technique SÉBASTIEN BÉLAND

DIRECTION ARTISTIQUE | CLAUDE POISSANT ET PATRICE DUBOIS
THEATREPAP.COM

Conseil des arts et des lettres Québec | Conseil des Arts du Canada | LE DEVOIR

CULTURE

THÉÂTRE

Les angoisses de Hedda Gabler sur fond de modernisme allemand

Le metteur en scène Thomas Ostermeier propose une vision contemporaine du drame d'Ibsen

MARIE LABRECQUE

Ottawa reçoit la visite la semaine prochaine de l'une des étoiles de la scène allemande, Thomas Ostermeier. Le Centre national des arts accueille en effet sa production célébrée de *Hedda Gabler*, créée en 2005 et présentée depuis en tournée internationale. Jeune quadragénaire, le metteur en scène codirige depuis 1999 la compagnie Schaubühne de Berlin — anciennement menée par le fameux Peter Stein — où il a déjà monté 25 spectacles.

Des extraits vidéo de ses œuvres montrent un créateur qui n'a pas peur de bousculer les traditions. Son travail — dont les spectateurs du Carrefour international de théâtre de Québec ont déjà pu avoir un aperçu en 2002, avec *Mann ist mann* — se partage pour moitié entre les textes contemporains et les «réinterprétations» de classiques.

Très froids, très seuls

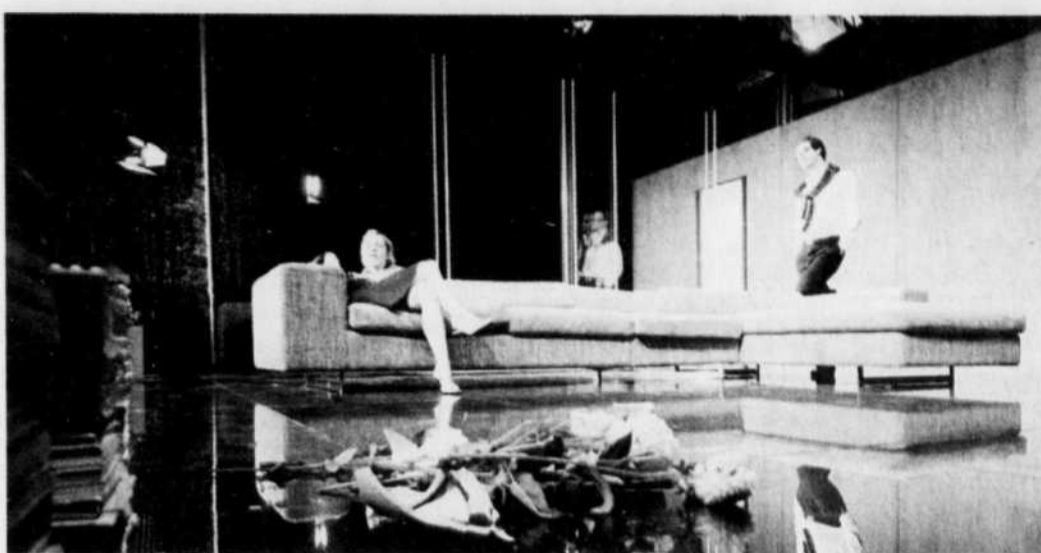
Rien d'étonnant à ce qu'il ait modernisé la pièce écrite en 1890, campant les jeunes bourgeois de *Hedda Gabler* dans un décor design bien d'aujourd'hui. Pratique qui, il faut le dire, n'a rien d'exceptionnel dans le théâtre germanique. Thomas Ostermeier note en riant que c'est le fait de monter un classique dans un décor et les costumes d'époque qui paraîtraient extraordinaire en Allemagne! Le théâtre est toujours un art politique, au sens large, au pays de Brecht. Et il bénéficie d'un soutien qui ferait l'envie de bien des créateurs d'ici.

«Le théâtre est encore une forme d'art très importante en Allemagne», remarque le metteur en scène dans un bon français. On possède plusieurs compagnies bien subventionnées. Ça veut dire qu'on

a du temps et des moyens pour développer des idées, développer de nouvelles formes, expérimenter à partir des pièces classiques.»

Thomas Ostermeier voit de toute façon une actualité certaine chez Henrik Ibsen: en comptant *Hedda Gabler*, il a monté pas moins de quatre œuvres signées par le grand auteur norvégien du XIX^e siècle. «Le cliché sur Ibsen en Allemagne, c'est que c'est un auteur psychologique, très sentimental, qui traite des relations hommes-femmes. Je le vois tout à fait différemment. Quand on lit *Maison de poupée*, par exemple, ça parle d'argent dès la première page. Alors, en travaillant sur *Ibsen*, j'ai découvert que c'est un auteur qui parle d'une classe bourgeoise qui a peur de perdre son statut social. Et de comment cette crainte influence le comportement des gens, de tout ce que ça crée dans les relations personnelles, les relations de couples. De comment cette angoisse rend les gens à la fois très froids, très individualistes et très seuls. Dans une situation pareille, on risque de perdre nos émotions, l'empathie, tout ce qui fait de nous un être humain.» D'où l'espèce de vide intérieur des personnages de *Hedda Gabler*.

Le regard que porte Ibsen sur la société bourgeoise capitaliste rejoint donc nos angoisses actuelles, à l'heure où la classe moyenne est en danger et où l'on patauge dans une crise financière mondiale. (Tous les spectacles d'Ostermeier ont toutefois été créés avant la débâcle économique.)



Un extrait de la production de la Schaubühne de Berlin

«Pour moi, le scandale chez Ibsen, c'est qu'on soit si proche, avec nos conceptions d'une vie heureuse, des idées de la bourgeoisie du XIX^e siècle. Je crois qu'on a fait beaucoup d'efforts pour changer cette situation dans les années 60, 70, et même 80. Mais on est revenu aux idées d'avant, et on a réinstallé une société très proche de l'ancienne.» Avec des valeurs matérialistes. Le créateur note aussi en Allemagne un retour à un certain conservatisme, à l'idée que «les femmes restent à la maison pour s'occuper des enfants, que les hommes doivent être forts et avoir beaucoup de succès dans leur profession... Moi-même, je n'aurais pas mal de femmes qui préfèrent rester à la maison, qui préfèrent

ne pas avoir de carrière professionnelle parce qu'il y a beaucoup trop de pression. Et au bout d'un moment, bien évidemment, elles se retrouvent dans une situation qui les rend malheureuses.»

Femme d'exception

Complexe et ambiguë, Hedda Gabler s'impose comme l'un des grands personnages féminins du répertoire. Enfermée dans un mariage médiocre, cette fille de général joue du pistolet pour tromper son ennui et manigance pour causer la perte d'une ancienne flamme qui a réapparu dans sa vie, auréolée du succès qui échappe à son propre époux. Et parce que Hedda n'a pas eu le courage de marier «l'artiste,

l'anarchiste» Lovborg quand elle en avait l'occasion, elle se déteste elle-même et s'abîme dans une manipulation destructrice. «C'est un mélange entre la haine de soi, détester la situation dans laquelle elle se trouve et détester la médiocrité des gens autour d'elle. Il y a un grand conflit entre sa lucidité et ce qu'elle vit. Et ça rend sa vie insupportable.»

Pour Ostermeier, toutes ces contradictions rendent le personnage intéressant. «Ce jeu entre ennui et violence, c'est très attrayant pour des actrices. Et c'est l'un des rares rôles féminins méchants. La plupart des grands rôles classiques féminins sont des personnages plutôt sympas [rires]. Ou des victimes. Hedda Gabler est

la protagoniste de sa propre vie — et de la pièce. Il n'y a pas beaucoup de tels rôles pour les comédiennes. Même lady Macbeth est derrière son mari!»

En adaptant la pièce, le metteur en scène a d'ailleurs élagué et remanié le troisième acte afin de mettre davantage en relief le côté manipulateur de Hedda Gabler, de la rendre plus active dans sa vengeance contre Lovborg: «Le destin ou la chance jouait un rôle trop grand dans la pièce. On a beaucoup retravaillé la scène où Hedda reçoit le manuscrit qu'elle détruit.»

Thomas Ostermeier qualifie son spectacle de «théâtre sociologique». «Ce qui m'intéresse surtout, c'est d'essayer d'éviter les clichés sur scène. Le cinéma et le théâtre sont si pleins de clichés. Alors, avec les acteurs, on essaie d'être sincères face à nos propres expériences, nos propres vies. D'observer le comportement social des êtres humains. C'était vraiment une recherche sur la classe de la jeune bourgeoisie.»

Un théâtre qui se veut connecté sur la société en déroute dans laquelle on vit, à Ottawa comme à Berlin.

Collaboratrice du Devoir

HEDDA GABLER

Texte de Henrik Ibsen mis en scène par Thomas Ostermeier. Une production de la Schaubühne de Berlin présentée, du 10 au 14 novembre, au Théâtre français du Centre national des arts, à Ottawa.

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

Tout est encore POSSIBLE

**DU 3 AU 21 NOVEMBRE 2009
AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI**

DE LISE VAILLANCOURT MISE EN SCÈNE DANIEL MEILLEUR
CONCEPTION VISUELLE GUY FORTIN, DANIEL MEILLEUR ET YVES DUBÉ
COSTUMES MICHÈLE HAMEL ÉCLAIRAGES LUCIE BAZZO
MUSIQUE ORIGINALE ET ENVIRONNEMENT SONORE MICHEL ROBIDOUX
PRODUCTION LES DEUX MONDES / AVEC LOUISE BOMBARDIER,
WIDEMIR NORMIL, ÉMILE PROULX-CLOUTIER ET LISE VAILLANCOURT. PRÉSENTÉ PAR LES DEUX MONDES ET LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI. INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS : 514 282-3900 | 3900, rue Saint-Denis, Montréal

LES DEUX MONDES THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

SACRÉ CŒUR
DE Alexis Martin ET Alain Vadeboncoeur
PRODUCTION DU Nouveau Théâtre Expérimental
EN REPRISE DÈS LE 20 OCTOBRE

SUPPLÉMENTAIRE
le samedi 14 nov. à 20h!

AVEC Stéphane Demers / Muriel Dutil / Hélène Florent OU Edith Paquet / Jacques L'Heureux / Alexis Martin
COLLABORATEURS Colette Drouin / Réal Dorval
Francis Farley-Lemieux / Catherine Gauthier / Yves Labelle
Jean-François Landry / André Rioux / Nancy Tobin

le nouveau théâtre
NTE DU 20 OCTOBRE AU 21 NOVEMBRE 2009
expérimental
www.nte.qc.ca



une maison propre

De Sarah Ruhl

Mise en scène Martin Faucher | Traduction Fanny Britt

Avec Émilie Bibeau, Hélène Mercier, Patricia Nolin, Denis Roy et Monique Spaziani

Éclairages Jocelyn Proulx

Du 19 novembre au 19 décembre 2009

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

ou au 514 522-9393

LE THÉÂTRE DE L'OPUS

LES DEUX MONDES

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

LES DEUX MONDES

LES DEUX MONDES

LES DEUX MONDES



À ESPACE LIBRE



Espace Libre

1945 FULLUM
MÉTRO FRONTENAC
RÉSERVATIONS
514-521-4191

RÉSERVEZ MAINTENANT!

LE DEVOIR

CULTURE

DANSE

L'exil et le retour à soi

PPS Danse réunit les pièces de quatre artistes québécois exilés

FRÉDÉRIQUE DOYON

Quatre terres d'accueil et de création, une seule scène originelle, celle du Québec. Nés ici, Luc Dunberry, Mireille Leblanc, André Gingras et Linda Mancini vivent expatriés en Europe et ailleurs en Amérique depuis des années. Réunis par la compagnie PPS Danse, ils se réapproprient leur identité québécoise originelle le temps d'un spectacle.

Diasporama-tétralogie s'est construit autour d'une nécessité chez le chorégraphe Pierre-Paul Savoie: se ressourcer, à l'aube de ses 50 ans et pour les 20 ans de sa compagnie PPS Danse, se nourrir d'autres visions que la sienne propre. Mais même en période de profond questionnement, l'ego de l'artiste ne l'emporte jamais sur le passeur, dévoué à son milieu depuis deux décennies. D'où l'idée d'offrir à des artistes d'ici qui ont refait leur vie ailleurs une vitrine pour exposer leur travail tout en se permettant de se frotter à d'autres univers.

«Il y a un jeu d'échanges culturels, explique-t-il. Ils sont dans une culture d'accueil, donc dans des environnements artistiques complètement différents. Quelles sont leurs sphères d'influences maintenant?»

Le chorégraphe leur a donc donné carte blanche, avec pour seuls paramètres de l'intégrer, lui, comme interprète, dans leur création solo ou duo. Un dénominateur commun? «Leur interdisciplinarité», répond M. Savoie, et un même tapis de danse comme base scénographique pour faciliter, notamment du point de vue technique, le passage d'une pièce à l'autre.

Hors des territoires connus

Luc Dunberry rêvait d'aller vivre et travailler en Europe. Il



PETER JURANKA

Diasporama-tétralogie de PPS Danse

danse pour la prestigieuse compagnie Sasha Waltz & Guests de Berlin et élabore son propre travail chorégraphique depuis plus de dix ans. En 2006, il créait aussi d'avant, notamment avec Sidi Larbi Cherkaoui. Loin du texte et de la forme narrative, son *Mi-un, ni d'eux* expose «la difficulté de rallier le cérébral et l'émotif», résume Pierre-Paul Savoie, qui danse ici avec Marc Boivin. «Nous sommes les deux parties d'un même être.» La danse dialogue avec l'image vidéo, qui évoque la tension entre nature et culture chez l'humain.

En Suède, sa terre d'accueil, où elle a suivi son amoureux à Göteborg, Mireille Leblanc baigne dans l'univers de la danse-théâtre absurde. Une influence qui déteint sur *Je suis moche*, solo troublant où elle aborde la perte d'autonomie de sa belle-mère suédoise «transposée dans l'univers de Romain Gary», plus précisément celui de son roman *Le Grand Vestiaire*, indique M. Savoie, qui en cite des extraits. «C'est triste, pathétique, mais il y a des fous rires dans les choses incongrues qu'elle me fait faire», dit-il.

C'est dans la jungle new-yorkaise qu'a choisi de s'enraciner Linda Mancini, qui a commencé sa carrière en danse pour dériver vers la performance, l'écriture et le cinéma. Le solo «très atmosphérique» *Bain public* se déroule dans un bain. Des messages laissés sur le répondeur servent de trame de fond, mais la performance sur scène va dans une tout autre direction. «Elle a travaillé sur la notion de rejet et d'apitoiement sur soi-même», dit le danseur à propos de la pièce inspirée par *La Voix humaine*, de Jean Cocteau.

André Gingras, lui, fait le pont entre New York, où il s'est d'abord exilé, et les Pays-Bas, où il est installé depuis 12 ans. C'est le seul artiste qui a récemment présenté son travail sur nos scènes: son solo *CYP 17* en 2005 et le duo de révolte très physique... et comme si l'air allait s'embraser, créé pour *Diasporama*, qu'on a déjà vu en 2008.

Mais cette poussée hors de soi et des territoires connus fait aussi partie de la démarche de PPS Danse. «Leur vision de moi n'était pas des territoires auxquels j'étais habitué; les hommes surtout ne voyaient pas mon corps vieillissant», confie M. Savoie en citant comme exemple la violence du duo d'André Gingras, totalement étrangère à la nature plutôt douce du chorégraphe-danseur. «Les femmes m'ont fait réaliser que mon corps vieillissant avait gagné en capacité d'interprétation, de jeu théâtral. Ça élargit mon registre, c'a été un fabuleux voyage pour moi.»

Le Devoir

DIASPORAMA-TÉTRALOGIE

Mi-un, ni d'eux de Luc Dunberry et *Je suis moche* de Mireille Leblanc, du 12 au 14 novembre; *Bain public* de Linda Mancini et... et comme si l'air allait s'embraser d'André Gingras, du 19 au 21 novembre. À l'Agora de la danse.

MÉDIAS

Attention, télé intelligente!

Canal Savoir revoit sa programmation, maintenant bourrée de belles surprises pour «stimuler vos neurones»

STÉPHANE BAILLARGEON

Wow! Revoilà l'historien suisse Henri Guillemain (1903-1992), narrateur hors pair qui a passionné toute une génération aux temps archaïques du petit écran, quand la télévision imitait encore les cours magistraux. Ici, à *Point de mire*, René Lévesque faisait carrément la leçon sur le vaste monde devant un tableau noir. Là-bas, M. Guillemain s'installait à son pupitre pour raconter Jean Jaurès, Jeanne d'Arc ou Jésus. Canal Savoir a choisi de reprendre son *Napoléon*, tous les mardis à 21h30 (en rediffusion les jeudis et vendredis). Un bon choix. Le professeur Guillemain était un grand spécialiste du XIX^e siècle en général et de l'ère napoléonienne en particulier.

«Nous sommes en train de revoir complètement l'image et la programmation de Canal Savoir, mais nous avons décidé de repasser la série de Guillemain pour attirer et plaire à un certain public un peu nostalgique et pour faire découvrir ce fabuleux conteur aux plus jeunes», explique Michèle Fortin, présidente-directrice générale de Télé-Québec, le partenaire principal de la chaîne universitaire, en complète mutation depuis un an. «Tous ceux à qui on parlait de reprogrammer Guillemain trouvaient que c'était une excellente idée et nous avons donc osé.»

Antimercentile

Des surprises du genre, il en traîne à la pelle dans la programmation de Canal Savoir (CS), qui fête son 25^e anniversaire en 2009. Deux exemples d'ouverture sur le monde? À *Planète Terre.TV*, Jean-François Lisée, directeur exécutif du Centre d'études et de recherches internationales de l'Université de Montréal (CERUM), reçoit des spécialistes pour analyser les bouleversements internationaux. La série *Planète* continue dans cette veine en donnant la parole et l'image à des étudiants de la maîtrise en journalisme international de l'Université Laval.

Et encore? Une série permet de s'infiltrer dans les réserves du Musée de la civilisation à Québec. L'historien Denis Vaugeois examine la guerre de Sept-Ans et ses ramifications continentales avec *Montcalm, Wolfe et les autres. Le Monde en images*, de la BBC, prend cinq heures pour décortiquer notre rapport au visuel, des civilisations anciennes à nos jours. La chaîne propose aussi de nouveaux montages de grandes entrevues de Stéphane Bureau de la série *Contact*, des conférences d'écrivains, des portraits de comédiens, des reprises du *Code Chastenay*, etc.

Tout en demeurant «fidèle à sa mission de refléter la vie universitaire au Québec», la chaîne hyperspécialisée fait donc place à des émissions capables de rallier tous les amoureux de la connaissance qui veulent «stimuler leurs neurones», comme le dit son slogan. Cette impressionnante, riche et alléchante diversité découle en partie d'une entente avec Télé-Québec (TQ) signée l'an dernier et pour trois ans. Les bureaux de CS sont hébergés par TQ. Sept personnes y travaillent.

«Après 25 ans d'existence, Canal Savoir faisait face à un dilemme vital: soit on fermait, soit on revoyait le contenu de fond en comble», explique la directrice Sylvie Godbout, qui œuvre au sein de cette chaîne depuis les débuts. Elle y a gravi les échelons un à un, jusqu'en haut. «Les universités elles-mêmes ont des problèmes financiers et il nous fallait une solution pour sortir de l'impasse. Le partenariat avec Télé-Québec nous a donné un second souffle.»

Canal Savoir demeure un organisme sans but lucratif. Seuls quatre établissements universitaires québécois ne font pas partie du consortium: les HEC, Polytechnique, Bishop et Concordia. N'em-

pêche, avec sa formule de partage des ondes entre les universités d'un même territoire, la mécanique télévisuelle serait unique au monde dans son genre, encore plus avec sa formule bilingue. En France par exemple, les universités sont liées par Canal U, une webtélé. La survie, la renaissance pour tout dire de CS semble d'autant plus admirable que les universités québécoises désargentées ont toutes fermé leurs services audiovisuels, sauf l'UQAM, qui le maintient pour ses étudiants en communications.

Québec a fourni un million de dollars pour restaurer la chaîne universitaire. Les deux tiers de la somme financent les opérations de diffusion à travers tout le Canada, dans quatre millions de foyers au total. Le quart des Québécois disent regarder la chaîne au moins une fois dans l'année.

Elle vient aussi de revoir son image, son logo, ses identifications visuelles, son site Web. Adieu le look crypto soviétique... L'an dernier, une centaine d'heures de programmation ont été revues et corrigées. Adieu l'émission-culte et psychédélique sur les psychotropes... Près de la moitié de la grille sera transformée d'ici la fin de 2009-10.

«Tout le monde est généreux avec nous», dit la directrice Godbout. L'Institut national de l'image et du son (INIS) a par exemple fait remonter les rencontres entre les grands documentaristes québécois (Benoît Pilon, Hugo Latulipe, etc.) et ses étudiants. «La matière était disponible, le montage a été refait au rabais, ça ne coûte pas cher et tout le monde est content.»

Sa collègue de TQ raconte que certains propriétaires de droits les cèdent pour une poignée de dollars, justement parce que la diffusion se fait dans un but pédagogique, non mercantile, sans souci pour les tyranniques cotes d'écoute. «On ne fait pas deux millions d'auditoire à TQ non plus», dit Mme Fortin. Mais avec nos dizaines de milliers de téléspectateurs par émission, on compte. Avec *Le Code Chastenay*, diffusé sur les deux chaînes, on peut même faire la différence pour un choix de carrière scientifique, par exemple. C'est une contribution essentielle, mais ça n'a rien à voir avec le divertissement de détente, évidemment. Ce n'est pas un bruit de fond. C'est une télévision intelligente et il en faut...»

Le CS développe aussi des partenariats pour bonifier son offre. Le magazine *Le Droit de savoir*, produit par le Barreau du Québec en coproduction avec TQ, initie le public au système judiciaire québécois en abordant des problèmes très concrets, comme l'achat d'une maison, les rapports entre propriétaires et locataires, le voisinage, l'union de fait ou le mariage. Il y a 13 épisodes au total.

«Cette production peut servir au public, mais elle peut aussi être utile aux avocats, aux juges, aux étudiants en droit», dit Mme Fortin. Les droits sont ouverts et chacun peut s'en servir. De même, nos séries avec les musées peuvent être reproduites par les institutions. L'idée de base de la même: il existe une mine de connaissances et il faut les diffuser le plus possible.»

Le Devoir



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Michèle Fortin, p.-d. g. de Télé-Québec

CON-STRUCT

10 AU 14 NOVEMBRE, 20^H
CONSTRUCT
 PAR
TANJA LIEDTKE
 CHORÉGRAPHIE : TANJA LIEDTKE
 INTERPRÈTES : KRISTINA CHAN,
 PAUL WHITE ET CHARMENE YAP

« La surprise de tomber sur un talent frais et mature est une des raisons qui nous pousse à continuer à aller voir des spectacles. Liedtke se révèle être un de ces talents. »
 (The Times, Londres)

CE

CINQUIÈME SALLE

TARIF RÉGULIER
35\$
 30 ANS ET MOINS
 30%
 POUR PLUS D'INFORMATIONS VISITEZ
CINQUIEMESALLE.COM

laplacedesarts.com
 514 842 2112 / 1 866 842 2112

DANSE
DANSE

Place des Arts
Québec

SUTRA

Royaume-Uni/Chine

Mise en scène et chorégraphie: Sidi Larbi Cherkaoui.
 Création plastique: Antony Gormley. Musique: Szymon Brzóska.
 Avec 17 moines du temple Shaolin.
 UNE PRODUCTION DU SADLER'S WELLS LONDON.

présentent

DERNIÈRES CHANCES

MATINÉE DIMANCHE À 14 H

du 4 au 8 nov. 2009

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

Billets à partir de 30\$

DANSE
DANSE

DANSENET

laplacedesarts.com

514 842 2112 / 1 866 842 2112

DE VISU

Revisiter le cube blanc

OFF THE WALL

Galerie Leonard & Bina Ellen
1400, boul. de Maisonneuve
Ouest, Montréal
Jusqu'au 12 décembre

MARIE-ÈVE CHARRON

Voici une exposition thématique qui n'aborde pas un sujet nouveau, mais qui convainc sans mal de s'y arrêter encore. Pensé par l'artiste Pierre Dorion, dont la peinture navigue entre l'hyperréalisme et l'abstraction, le projet *Off the Wall* réunit des œuvres qui interagissent avec leur contexte d'exposition, faisant ainsi des surfaces murales une composante déterminante à leur réalisation.

Minimalisme, abstraction et monochrome font bon ménage dans cette exposition, le commissaire ayant visiblement fait le choix de privilégier des approches se prêtant à une exploration structurelle et conceptuelle de la question. La sélection des neuf artistes est des plus cohérentes en ce sens, surtout qu'elle rassemble plusieurs générations d'artistes, mais pas celle, et c'est regrettable, de la relève.

Chacune des propositions — d'ailleurs conçues, sauf exceptions, spécifiquement pour l'exposition — pose comme enjeu la mise en tension des limites physiques de l'œuvre et de son rapport au lieu. Elles débouchent, dès lors, sur une forme installative, déployant le tableau dans l'espace.

Des monochromes

Impossible, dès l'entrée, de ne pas voir l'intervention d'Alexandre David. Sa structure en contreplaqué, laissée à nu afin de préserver sa concrétude, avance avec audace dans l'espace, redessinant les volumes du lieu, invitant même le spectateur à l'observer accroupi au sol. Michael Merrill, lui, projette ses reconfigurations de l'espace d'exposition à travers une série de dessins. Malgré leur simplicité, le jeu de lignes de l'artiste brise virtuellement la rigidité des parois, ajourne les pans ou les multiplie.

Sans avoir été pensées pour le contexte actuel, les œuvres de Betty Goodwin sont des plus opportunes. Les deux séries de photographies documentent des projets d'intervention *in situ* réalisés par l'artiste au tournant des années 1980, époque où l'installation s'imposait sur la scène montréalaise au détriment du cube blanc muséal qui, lui, s'attirait les critiques. Dorion lui-même, d'ailleurs, explorait le «genre» (intervention rue Clark avec Claude Simard en 1983). Les œuvres de Goodwin fournissent ainsi, bien qu'indirectement, un double ancrage historique au thème de l'exposition.

À l'inverse de Goodwin qui proposait, à cette époque, de greffer une structure à un es-

pace domestique, d'altérer donc un espace déjà marqué, la plupart des œuvres d'*Off the Wall* s'articulent en fonction des surfaces neutres de l'espace d'exposition, d'un cube blanc en somme.

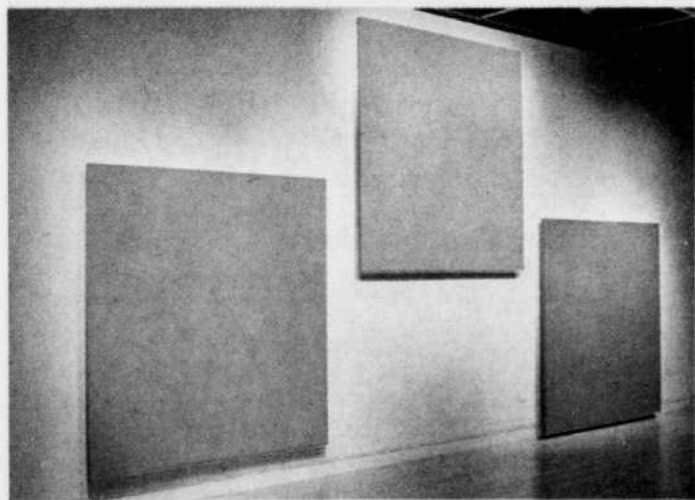
Ainsi, Claude Tousignant y accroche trois monochromes carrés, des couleurs profondes et veloutées, voire légèrement piquantes. Le mur dépoli devient le fond sur lequel flottent les trois éléments, trois plans-surfaces colorés en aplat. Ce grand tableau est captivant; il déborde des frontières murales, ses couleurs se reflétant aussi au sol. Dans la salle du fond, les petits monochromes horizontaux de Wanda Koop rythment l'espace, ponctuent de leurs couleurs acidulées les trois pans de mur, de haut en bas.

L'intervention directe sur le mur de Barry Allikas retient moins l'attention que celle de Neil Campbell, qui cite le *Carré noir sur fond blanc* de Malévitch. Deux carrés noirs sont peints sur des murs adjacents qui forment un angle, angle que Malévitch avait frontalement occupé de son fameux *Carré* lors d'une exposition suprématiste en 1915. Le coin ici reste vide; il est même plongé dans la pénombre, car l'éclairage est orienté au centre de la pièce. Ces espaces dénudés participent donc autant de la proposition que le spectateur est invité à expérimenter en se déplaçant.

L'immense rectangle gris peint sur le mur de Louise Lawler laisse croire qu'elle partage des préoccupations formalistes. Il n'en est rien, évidemment, pour cette artiste de New York qui s'est fait connaître dans les années 1980 pour remettre en question l'autonomie de l'art, ce qui, fondamentalement, est l'objectif des œuvres contextuelles. Sibylline, la surface grise n'est qu'un prétexte pour attirer l'attention sur un article du *New York Times* traitant de la libération d'un cameraman d'al-Jazira ayant été détenu à Guantánamo. Cette œuvre, ainsi qu'une autre de Lawler, tirée de ses photographies indexant des accrochages d'œuvres d'artistes notoires, apporte une touche politique à l'exposition qui était nécessaire.

Il reste que, de toutes les œuvres réunies, celle qui procure le plus grand plaisir est n° 41 / n° 42 *gris brume* de Guy Pellerin. Le diptyque, conçu en 1981, a été restauré pour l'occasion et ingénieusement déployé autrement dans l'espace. Les deux structures verticales occupent la vitrine de la galerie, forçant cette autre frontière physique du lieu. De loin comme de proche, la vitrine est ouverte pour y circuler, le «gris brume», si singulier, si parfait, envoûte longuement le corps et le regard.

Collaboratrice du Devoir



SOURCE GALERIE LEONARD & BINA ELLEN

Sans titre, 2009, de Claude Tousignant



Le Radeau de la Méduse (100 Mile House) 2

SOURCE PIERRE-FRANÇOIS OUELLETTE ART CONTEMPORAIN

Repêcher le radeau

Adad Hannah propose une reconstitution du chef-d'œuvre de Géricault

LE RADEAU DE LA MÉDUSE (100 MILE HOUSE)

Adad Hannah
Pierre-François Ouellette
art contemporain,
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 28 novembre.
www.pfoac.com

JÉRÔME DELGADO

Le *Radeau de la Méduse* (1818-19), l'œuvre fétiche de Géricault conservée au Louvre, est certainement un des tableaux les plus cités. Vik Muniz en a fait une version en chocolat, des photographes de tous les calibres se le sont approprié, le cinéma aussi, et même la bédé. Je suis médusé, lance un des pirates dont le bateau vient d'être coulé dans *Astérix légionnaire*...

Le Montréalais Adad Hannah lui consacre à son tour son dernier projet. *Le Radeau de la Méduse (100 Mile House)*, dévoilé il y a quelques semaines à la galerie du Belgo Pierre-François Ouellette art contemporain, reprend, en deux vidéos, plusieurs photos et, à quelques détails près, la terrible scène.

À sa manière: son tableau, il est vivant; ses modèles tiennent la pose le temps que la caméra vidéo les filme. À la fois théâtre et peinture, images fixes et images en mouvement, ce nouveau *Radeau*... à ses couleurs (contemporaines), beaucoup plus vives et variées. Presque exacerbées, en comparaison du ton brumeux et davantage monocorde de l'original.

Ça prend du front tout autour de la tête et une grande confiance pour s'attaquer à un tel sujet. Adad Hannah n'en manque sans doute pas, lui

qui depuis huit ans ne cesse de travailler autour de l'art et de son histoire. Et pourtant, au moment de se faire proposer de reconstituer le *Radeau*... il aurait eu une petite hésitation. Trop difficile et onéreux, selon le texte de la galerie. Trop casse-gueule aussi, sans doute.

Appel à l'aide

Sujet usé, s'il en est un. *Le Radeau de la Méduse* version Hannah, avec toute la dose de maniérisme et de pièges visuels qui font sa signature, ne fait pourtant pas dans la redite. Cet illustre naufrage, inspiré d'un fait réel et renforcé par

Adad Hannah n'est peut-être pas aussi politisé que son illustre prédécesseur. *Le Radeau de la Méduse (100 Mile House)* a tout de même cette portée sociale, un appel à l'aide.

une critique cachée du système politique en place, l'artiste québécois le décortique, multiplie les points de vue et le rend actuel.

Le projet a été élaboré sur invitation d'un activiste communautaire et collectionneur d'art de la Colombie-Britannique (du village 100 Mile House). Dans cette communauté, appelée autant à collaborer à la confection des costumes et décors qu'à jouer les modèles, la métaphore du naufrage a des résonances actuelles. La municipalité de 2000 habitants est ravagée par le déclin des industries bovine et forestière.

Géricault a illustré un drame en mer, contemporain à lui. Si le peintre y dénonce d'abord la décision du capitaine d'abandonner à leur sort

ces passagers de second ordre du navire qu'il commandait (*le Méduse*), l'œuvre est aussi une prise de position contre l'Empire et ses politiques à deux vitesses.

Adad Hannah n'est peut-être pas aussi politisé que son illustre prédécesseur. *Le Radeau de la Méduse (100 Mile House)* a tout de même cette portée sociale, un appel à l'aide. Le navire (l'État?), peint sur la toile de fond, répondra-t-il?

Au-delà du discours qu'il peut renfermer, le projet de Hannah s'inscrit dans une esthétique propre à sa démarche. Son art porte sur la fabrication de l'image et sur notre

capacité à la lire. Le caractère immobile et figé de ses images en mouvement ne vise pas tant à nous méprendre

qu'à illustrer le temps nécessaire à sa confection et à sa lecture.

Deux grands axes distinguent sa pratique. Il y a les œuvres portées par notre relation à l'œuvre d'art, le chef-d'œuvre de préférence, comme sa précédente série réalisée au Museo del Prado, à Madrid. Et il y a ce corpus auquel appartient son *Radeau*..., un travail

d'avantage dans la citation et la récupération. L'installation *Recast and Reshoot*, présentée lors du Mois de la photo 2007, reprenait ainsi les *Bourgeois de Calais* de Rodin.

Moins de l'ordre de l'installation que de celui de la série photo, *Le Radeau de la Méduse (100 Mile House)* est peut-être moins spectaculaire. Voir plus maniéré. Néanmoins, le projet a une profondeur narrative qui explique toutes ses variantes. Des personnages changent de position, il y en a qui apparaissent et disparaissent, certains sont même une pure invention de Hannah en relation avec l'œuvre de Géricault.

Puis il y a cette photo où le radeau semble avoir été abandonné. Point final au récit? Ou pièce à conviction (de l'artiste)? Le radeau n'est plus bateau, mais scène, ou studio. Il est à la fois matière et mirage, comme tout le reste finalement. Si Adad Hannah a exagéré les couleurs, ce n'est pas tant pour accentuer le drame, mais pour souligner le côté factice de l'art. Et sa réussite, c'est de confondre tout ça, au point où parfois on ne sait plus si un de ses personnages est «réel» ou peint, sur la toile de fond.

Collaborateur du Devoir

«PARADIS»

EVA LAPKA, CÉRAMISTE

JUSQU'AU 5 DÉCEMBRE 2009

Mardi au vendredi: 10h à 18h - Samedi: 10h à 17h



Guilde canadienne des métiers d'art

1460-B, rue Sherbrooke Ouest, Montréal,
T. 514-849-6091

www.guildecanadiennesdesmetiersdart.com

DOMINIQUE
SARRAZIN
petits formats œuvres choisies 7 au 21 novembre
Galerie d'Art Gala
5157, boul. Saint-Laurent
T. 514 279 4247
gala@qc.aira.com

CIRCA
DÉSIRS D'ÎLES

Jean-Yves Vigneau

JUSQU'AU 14 NOVEMBRE

372, SAINTE-CATHERINE OUEST, ESPACE 114, MONTRÉAL <http://www.circa-art.com>

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Les 111 ans de Deutsche Grammophon

L'étiquette emblématique de la musique classique, Deutsche Grammophon, fête, commercialement, ses 111 ans. Et dans seulement 11 ans, quelle apparence aura prise cet acteur primordial du marché classique?

CHRISTOPHE HUSS

La dernière fois que Deutsche Grammophon a causé un grand émoi, c'était la semaine dernière chez nous, lorsque sur iTunes Canada, pendant quelques jours, le téléchargement des 730 pistes des 55 CD du coffret *DG 111 ans* a été disponible au prix d'appel de 9,99 \$. Ne vous ruez pas: il a retrouvé aujourd'hui sa pleine valeur marchande.

Ce coffret existe aussi en CD, vendu dans une boîte que l'éditeur ne s'empresse pas de promouvoir mais où chaque disque est emballé dans une pochette reprenant l'illustration originale.

A propos... Pourquoi fêter 111 ans? C'est que le nombre, en musique classique, est mythique. *L'Opus 111* est la dernière sonate de Beethoven. Dans la mythologie classique, 111 est devenu symbole de grandeur, d'accomplissement et de solidité. Mais aussi — l'association n'est probablement pas voulue! — de fin et d'achèvement.

Le pionnier

En décembre 1898, Emil Berliner fonde avec son frère Joseph, dans leur ville natale de Hanover, la Deutsche Grammophon Gesellschaft. Il crée ainsi la première compagnie fabriquant et promouvant deux objets de son invention: le phonographe et le disque. La promotion de ce dernier n'est pas chose facile, car lorsque Berliner dépose son brevet de disque plat en 1897, un support de reproduction sonore a déjà été inventé: le rouleau de Thomas Edison.

Les disques en gomme laque et en format plat apparaissent en 1903. Les premiers artistes sont le ténor Enrico Caruso, qui enregistre dix airs, et la basse Feodor Chaliapine. La première symphonie intégrale est enregistrée en 1913. Il s'agit de la *Cinquième* de Beethoven par le Philharmonique de Berlin et son chef Arthur Nikisch. Entre-temps, le disque a pris le pas sur le cylindre. Il est même devenu double face dès 1907.

Il faut souligner qu'à l'époque le procédé d'enregistrement est

acoustique: les musiciens jouent dans des cônes; les orchestres sont réduits et, comme certaines fréquences ou certains sons ne passent pas, il arrive qu'un tuba remplace la timbale!

La Première Guerre mondiale voit la séparation entre les branches allemande (DG) et anglaise, qui deviendra EMI et s'arrogera l'utilisation de «*His Master's Voice*» et de son célèbre chien Nipper, un logo créé en 1909.

Après la guerre, Deutsche Grammophon germanise son offre artistique. 1926 est la date du premier enregistrement de Wilhelm Furtwängler. Les frères Berliner meurent en 1928 et 1929. DG sort alors 10 millions de disques par an. Pas pour longtemps: entre les années de dépression et les années de guerre, une difficile période suivra. Pour la petite histoire, pendant la guerre, en raison du manque de gomme laque, il fallait récupérer les anciens disques pour pouvoir en presser des nouveaux — au ratio de deux vieux pour un nouveau!

En 1938, DG repère et enregistre un jeune chef, Herbert von Karajan. Il gravera plusieurs symphonies jusqu'en 1943. Mais après la guerre, DG le laissera filer chez EMI. Le retour de l'enfant prodige, qui deviendra le symbole de la maison, ne se fera qu'en 1959...

Sur le plan de la technologie, la bande magnétique fait son apparition en 1946. Sur le plan du marketing, à peu près au même moment, DG adopte la couleur jaune. Et sur le plan industriel, Siemens est propriétaire de la société depuis 1941.

Les artistes majeurs des années 50 œuvrent tous dans la sphère germanique: Wilhelm Kempff, Wolfgang Schniederrhan, Eugen Jochum, Ferenc Fricsay. Karl Böhm viendra par la suite, juste avant Karajan.

Les temps modernes

L'ouverture internationale date des années 60, avec des artistes tels que Martha Argerich, Rafael Kubelik, Claudio Ab-

bado. En 1962, Siemens et Philips s'associent pour donner naissance à ce qui deviendra, en 1971, Polygram. C'est après 1998 que Polygram entrera sous l'égide d'Universal.

Dans les années 70, l'ouverture se poursuit avec Carlo Maria Giulini, Daniel Barenboïm, Seiji Ozawa, Leonard Bernstein. Le trublion de l'époque s'appelle Carlos Kleiber. Dans la décennie suivante, ce sera un pianiste: Ivo Pogorelich.

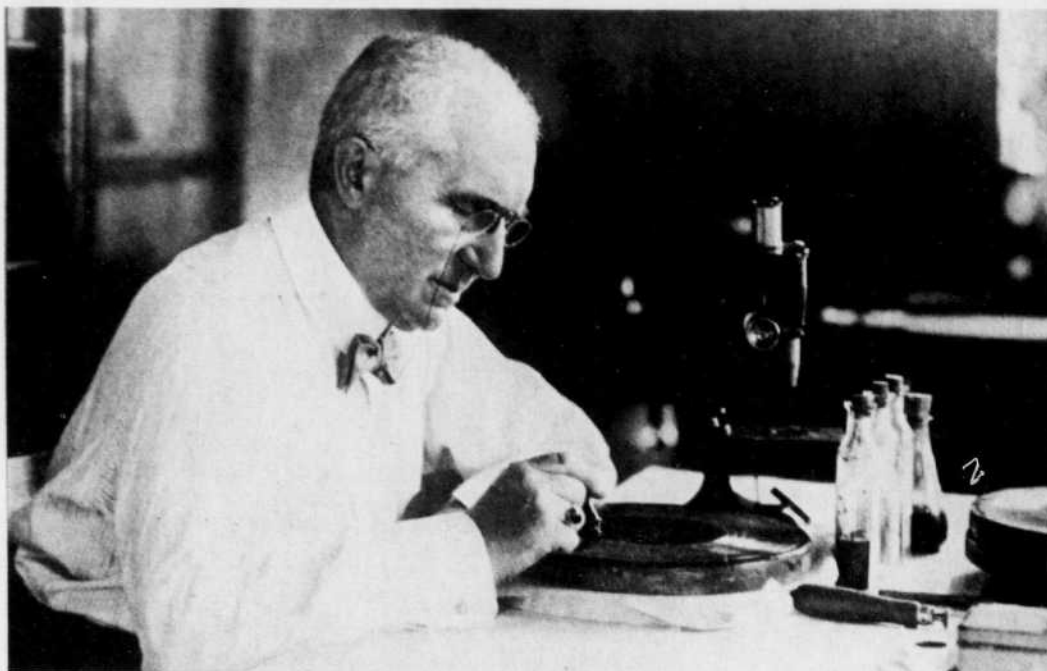
Les temps modernes — depuis 1993 — sont ceux de la crise du disque, de la fin des gros projets orchestraux et d'opéras et de la dilution de l'identité. Certaines fins de contrat sont abruptes et le label de l'excellence et de l'accomplissement devient aussi un label de «coups», avec des artistes débutants qu'on lance avant de les jeter... Gil Shaham, Ilya Gringolts, David Garrett, pour ne citer que des violonistes.

Deutsche Grammophon perd ce qui reste de sa germanité en même temps que le management s'internationalise et que les équipes valsent au rythme des olympiades. Les quatre dernières années ont vu heureusement une certaine stabilisation et augmentation du discernement, avec une part croissante de «coups gagnants», du moins à court et à moyen terme.

Cela répond sans doute à un marché plus élargi, avec moins de stars internationales — mais Anna Netrebko et Gustavo Dudamel, les deux grands noms de l'heure, sont chez DG — et davantage d'artistes (jeunes) qui peuvent avoir de très forts impacts sur des marchés locaux.

Le futur

Pour le directeur du marketing international, Daniel Goodwin, interrogé par *Le Devoir*, l'identité n'a pas changé et ne changera pas: «*DG restera toujours au confluent de la tradition et de l'innovation, avec les meilleurs artistes classiques enregistrant des disques pour un auditoire le plus large possible.*» Il relève le travail réalisé, cette décennie, au chapitre de la «modernisation de DG, afin de donner au label un look plus contemporain et engager de jeunes artistes pour en faire des vedettes». DG représente, selon les dires de M. Goodwin, plus d'un tiers du marché classique.



Emil Berliner

ARCHIVES DG

Le téléchargement représente aujourd'hui de 6 à 15% selon les territoires. DG a établi son webshop, outil d'information sur les produits du label, mais aussi second vendeur de téléchargements maison, derrière iTunes et ses «plus de 80% du marché».

Cela ne signifie pas la mort du CD. «*Le futur, c'est la triple coexistence du CD, de l'écoute à la demande et du téléchargement. On ne fera pas disparaître le produit physique que les clients peuvent tenir dans leurs mains et avoir sur leurs étagères.*», analyse Daniel Goodwin.

Par ailleurs, le marché de la vidéo est à saturation et il est trop tôt pour dire si le Blu-ray va créer un nouveau marché. «*Nous ne voyons pas de décollage. Cela dépend de l'industrie du cinéma.*», dit M. Goodwin, tout aussi circonspect en ce qui concerne l'avenir du Blu-ray sur le marché du disque audio multicanal: «*Cela*



Herbert von Karajan, en 1982, brandissant le premier CD sorti des usines de DG.

PHOTO ARTHUR HUMBLOT DG

reste un marché de niche et rien ne montre que cela pourrait évoluer.»

Rendez-vous dans 11 ans...

Le Devoir

■ À voir: www.dg-111.com, actif jusqu'au 31 décembre 2009. Avec une animation spécifique et des concours qui récompenseront 111 vainqueurs.

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

UNE PRÉSENTATION DE RioTintoAlcan

YANNICK ET LES SOLISTES
DU MÉTROPOLITAIN CHEF ET CONTINUO (CLAVECIN) YANNICK NÉZET-SÉGUIN
SOLISTES DU MÉTROPOLITAIN MARCELLE MALLETTE, VIOLON MARIE-ANDRÉE BENNY, FLÛTE LISE BEAUCHAMP, HAUTBOIS STÉPHANE BEULAC, TROMPETTE
BACH CONCERTO BRANDEBOURGEOIS N° 2 HAYDN SYMPHONIE N° 103 - ROULEMENT DE TIMBALES - SCHUMANN SYMPHONIE N° 3
LUNDI 9 NOVEMBRE 2009, 19 H 30, SALLE WILFRID-PELLETIER PDA
CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE À 18 H 30
ABONNEMENT 514 598 0870 ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

PHOTOGRAPHE JOHN LINDOHO

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

Patrimoine canadien Canadian Heritage

Place des Arts Québec

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

Montréal

SOFITEL

Paragraph

B B I D O

Place des Arts Québec

U de M

BRAVO!
JEAN-JACQUES NATTIEZ

L'Université de Montréal est heureuse de se joindre aux éditeurs de Jean-Jacques Nattiez, professeur titulaire de musicologie à la Faculté de musique de l'UdeM, pour saluer l'attribution à M. Nattiez de la Médaille 2009 de l'Académie des lettres du Québec et de la Médaille d'or 2009 du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

AUTEUR
La musique, la recherche et la vie (Leméac)
Opéra - roman (Leméac)
Profession musicologue (Presses de l'Université de Montréal)
Le combat de Chronos et d'Orphée (Christian Bourgois)
Wagner androgyné (Christian Bourgois)
Lévi-Strauss musicien (Actes Sud)
Prix 2009 de la critique musicale (Paris)

COAUTEUR AVEC PIERRE BOULEZ, YVES BONNEFOY ET CAROL BERNIER
Quêtes d'absolus (Éditions Simon Blais)

DIRECTEUR DE RÉDACTION
Musiques, une encyclopédie pour le XXI^e siècle (Actes Sud)
Prix Venezia 2009 de la Chambre de commerce italienne au Canada

RESPONSABLE DE L'ÉDITION DES ÉCRITS DE PIERRE BOULEZ
Points de repère, Regards sur autrui, Leçons de musique (Christian Bourgois)

À NE PAS MANQUER...

Un entretien public avec Jean-Jacques Nattiez par Georges Leroux, membre de l'Académie des lettres du Québec, sur le thème *La musicologie et les sciences humaines*

MARDI 17 NOVEMBRE 2009
16 H 30
Salle Serge-Garant (B-484)
Faculté de musique de l'Université de Montréal
200, avenue Vincent-d'Indy

Université de Montréal

CINÉMA

Délirante chronique de village

ABSURDISTAN

Réalisation: Veit Helmer. Scénario: Gordan Mihic, Zaza Buadze, Ahmet Golbol, Veit Helmer. Avec Maximilian Mauff, Kristyna Malérova, Nino Chkheidze, Ivane Ivanbelidze, Ilko Stefanovski. Image: George Beridze. Musique: Shigeru Umebayashi. Montage: Vincent Assmann.

ODILE TREMBLAY

Tourné dans un village perdu d'Azerbaïdjan mais situé au pays imaginaire d'Absurdistan, quelque part entre l'Europe et l'Asie, ce film au burlesque surréaliste ressemble à certaines œuvres d'Emir Kusturica, sans avoir la maîtrise de leur modèle. Ce qui n'empêche pas la joyeuse fable de multiplier les séquences jubilatoires. L'image est magnifique, jouant d'effets spéciaux magiques. On se bidonne.

Le cinéaste allemand Veit Helmer (derrière *Tuvalu*) a réuni comme dans une tour de Babel une équipe de comédiens internationaux issus de 18 pays pour s'envoyer en l'air dans un conte fantastique, mi-fable amoureuse, mi-comédie de mœurs, sur une ouverture de lyrisme amoureux fort réussie. C'est l'esthétique du film, sa caméra folle et déjantée, sa couleur délirante qui lui donnent sa sève, comme plusieurs



Les plus jolies scènes et les plus éclatées d'*Absurdistan*, du réalisateur allemand Veit Helmer, réunissent les amoureux.

répliques pleines d'humour.

Sur le chemin du tendre de deux jeunes gens, Temelko le benêt amoureux (le nouveau venu Maximilian Mauff, délicieux de naïveté) et Aya (la Tchèque Kristina Malérova, royale), des obstacles retarderont l'initiation aux joies du sexe, dont les décrets d'une grand-mère oracle qui leur commande d'attendre quatre ans, histoire de répondre à la conjoncture des astres. S'ajoutera une grève de sexe des femmes, qui veulent que leurs maris fainéants reparent le

système d'aqueduc (segment inspiré d'un fait divers dans un village turc).

Helmer parvient à brosser une très amusante chronique de village, leste et farfelue. Mégères et walkyries se refusent à des époux vraiment tire-au-flanc, soiffards, fêtards, indolents; bal de clichés sexistes aussi croustillants dans les deux camps avec brochette de binettes caricaturales fort bien dessinées, tandis que les tourtereaux tentent de conjurer le mauvais sort qui empêche leur union.

Les plus jolies scènes et les plus éclatées réunissent les amoureux: bain de mousse, envol dans une fusée, mais l'influence de Kusturica demeure trop manifeste et le dénouement convenu ne remplit pas les promesses d'un scénario au départ plus original.

On ne boude pas notre plaisir pour autant, surtout devant les prouesses de caméra et des effets visuels dans un univers villageois dont Borat ne désavouerait ni la sève ni le délire.

Le Devoir

Satire à la sauce irakienne

THE MEN WHO STARE AT GOATS (LES HOMMES QUI REGARDENT LES CHEVRES)

De Grant Heslov. Avec George Clooney, Ewan McGregor, Jeff Bridges, Kevin Spacey, Robert Patrick, Stephen Lang. Scénario: Peter Straughan, d'après le livre de Jon Ronson. Image: Robert Elswitt. Montage: Tatiana S. Rigel. Musique: Rolfé Kent. États-Unis, 2009, 96 minutes.

MARTIN BILODEAU

Les nombreux drames jusque-là sur la guerre en

Irak (*In the Valley of Elah*, *Stop-Loss*, *Rendition*) n'ont pas eu d'effet sur le public, qui les a boudés. La comédie satirique à la *Wag the Dog* fera-t-elle mieux? C'est le pari que fait le comédien et producteur Grant Heslov, coauteur du scénario de l'excellent *Good Night, and Good Luck*, dans ce premier long métrage réalisé de sa main. Inspirée d'un livre de Jon Ronson, l'intrigue, visiblement composée «ent' deux joints», met en présence Bob Wilton (Ewan McGregor), journaliste mineur en mal de reconnaissance, et Lyn Cassidy (George Clooney), ex-membre d'une unité de «moines guerriers» de l'armée américaine fondée sur les valeurs hippies et la théorie du troisième œil par Bill Djanco (Jeff Bridges, formidable en

mode Lebowsky), un beatnik disparu de la circulation.

Ce dernier incarne une sorte de colonel Kurtz bouffon dans ce voyage au bout de l'enfer irakien, pavé de très bons gags, balisé toutefois par un scénario manquant de foyer. Le point de départ: Koweït City au printemps 2003, premier acte de la guerre en Irak, où font connaissance Wilton et Cassidy, ce dernier se prétendant capable de tuer une chèvre simplement en la regardant dans les yeux. Wilton, narrateur de l'histoire, apprend en effet que les moines guerriers possédaient des pouvoirs surnaturels. L'unité inefficace a été démantelée vingt ans

plus tôt, ses membres, relocalisés ou expulsés de l'armée. Les motifs qui aujourd'hui poussent le désormais civil Cassidy à vouloir entrer en Irak sont louches. Ceux du journaliste accroché à ses baskets ne le sont pas moins. Le scénario suit leur trajectoire, à la façon d'un road-movie percé de nombreux flashback illustrant la petite histoire de Cassidy, de Django et de Hooper (Kevin Spacey), le ver dans le fruit qui a provoqué la débâcle.

Les personnages originaux et habités, l'humour pincésans-rire irrésistible, la mise en scène stoïque et un brin distancée insufflent à la satire une énergie bienheureuse. En revanche, il eût été souhaitable que toute cette mécanique soit mise au service d'un scénario mieux structuré et, surtout, d'un discours plus fort et porteur. Que nous dit *The Men Who Stare at Goats*? Que l'armée américaine improvise. Que les Américains sont les colonisateurs du monde moderne. Que cette guerre privatisée est entretenue artificiellement par des sous-traitants. Que le bien-être des Irakiens n'a jamais été un enjeu. Il paraît qu'aux États-Unis on trouve encore des gens qui ne savent pas cela. Mais ailleurs?

Collaborateur du Devoir

Chercher en marchant

LA DONATION

Réalisation et scénario: Bernard Emond. Avec Elise Guilbault, Jacques Godin, Eric Hoziel, Françoise Graton, Angèle Coutu, Monique Gosselin, Sylvain Martel. Image: Sara Mishara. Montage: Louise Côté. Musique: Robert M. Lepage.

ODILE TREMBLAY

Grand film d'auteur, avec une voix, un style dépouillé, un message à passer: *La Donation*. Bernard Emond, unique dans notre cinématographie avec son regard de moraliste, veut tellement témoigner des liens à tisser avec le passé et des valeurs à retrouver ou à réinventer qu'il dépouille son film de tout artifice pour mieux rendre la substantifique moelle du propos.

Erreur que de prendre ce film comme une œuvre réaliste, même si le cinéaste brouille les pistes avec des codes apparemment naturalistes. Sorte de conte moderne doté d'une morale à la fin comme le réclame le genre, *La Donation*, davantage encore que les deux volets précédents de cette trilogie sur les vertus théologiques (*La Neuvaïne* et *Contre toute espérance*), s'offre un décalage voulu, assumé. C'est dans un cinéma de contraintes que la voix d'Emond trouve son épure.

Place à l'histoire d'un vieux médecin (Jacques Godin) de Normétal, en Abitibi, qui trouve pour lui succéder une femme de la ville en crise de vie, Jeanne (Elise Guilbault), dont le désespoir traversait *La Neuvaïne*. Ceux qui ont vu cette *Neuvaïne* comprendront seuls le pourquoi de l'exil de l'héroïne.

Le film, comme se plaît à le dire Emond, s'inscrit à contre-courant de l'air du temps. L'axe des motivations des personnages, à l'encontre de l'hédonisme contemporain, est le sens du devoir et la prise de responsabilités, assumés par certains (les deux médecins, le boulanger, la religieuse, etc.), refusés par d'autres (le mari qui abandonne femme et enfants, le riche industriel, les vendeurs de drogue, etc.). Mais même la forme et l'esthétique du film, aux visages et aux paysages abitibiens austères, bressoniens et hiératiques dans la direction d'acteurs, ne cherchent pas à copier le réel. Une telle réserve dans le jeu d'Elise Guilbault et de Jacques Godin, surtout, n'est pas crédible au sens strict du terme, et s'offre

même des accents de fausseté. Les accidents, les drames auxquels Jeanne assiste, toujours là au bon moment, sont trop nombreux, survenant à point nommé, placés comme des stations de chemin de croix sur le parcours de la médecin qui doute de pouvoir assumer les responsabilités de sa trajectoire. En s'éloignant du vraisemblable, Emond place un miroir devant la conscience du spectateur, qui peut le rebuter ou l'éclairer, en espérant lui voir emprunter la seconde voie.

Ce cinéaste non croyant revient à la source des rituels culturels religieux, les funérailles surtout, remettant en question le rapport au monde avec ou sans la foi et la mémoire. La mort est omniprésente, et la vie, un espoir tenu placé au bout du chemin.

Les gros plans sur le visage d'Elise Guilbault, confinée dans une douleur intérieure, à la chevelure noire et à la tenue impeccable, hors de toute sensualité, traquent une âme troublée sous le carcan imposé de la non-expression, et la transforment en déesse du destin plutôt qu'en femme de chair et d'os. Rôle qui l'élève et la nie pourtant. Sa force de frappe est une concentration.

A souligner: le jeu remarquable de Monique Gosselin, en mère éperdue devant la mort de sa fille délinquante. Elle casse le moule du minimalisme réclamé par Emond en offrant une prestation d'émotion pure. Eric Hoziel fait aussi du boulanger un très beau personnage, plein d'humanité.

Les paysages abitibiens, arides sous la ligne d'horizon oblique, accentués par la musique lancinante de Robert M. Lepage, contribuent beaucoup à la sensation d'isolement, de dépouillement. *La Donation* se révèle le film le plus austère de la trilogie d'Emond, avec les défauts de ses qualités: une distorsion parfois trop chancelante, en quête de la note juste.

Le dénouement très beau, trop bref, fait basculer le film du côté de l'espoir et de la transmission. Œuvre d'épure, film à thèse, *La Donation*, sans avoir l'envol de *La Neuvaïne*, le meilleur opus de la trilogie, est sans doute le plus collé à l'univers de Bernard Emond. On dirait un tableau de Jean-Paul Lemieux aux silhouettes à la fois dérisoires et saillantes, appelées à ne laisser derrière elles que des traces flottantes, mais qui cherchent en marchant.

Le Devoir



Elise Guilbault dans *La Donation*

SOURCE FILMS SEVILLE

ARCHAMBAULT

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 27 octobre au 3 novembre 2009

- 1 ICE AGE 3 : DAWN OF THE DINOSAUR
- 2 TRANSFORMERS 2: REVENGE OF THE FALLEN
- 3 TINKER BELL AND THE LOST TREASURE
- 4 ARTHUR L'AVENTURIER
La course au trésor
- 5 YVON DESCHAMPS
Intégrale 1958-2006
- 6 TAXI 0-22
Saison 3
- 7 LE POINT SUR ROBERT
- 8 FESTIVAL SPASM COLLECTION
- 9 BATTLESTAR GALACTICA : THE PLAN
- 10 THE TOURNAMENT
- 11 CSI : MIAMI
Saison 6
- 12 TERRE : PUISSANCE D'UNE PLANÈTE
- 13 KAAMELOTT
Livre 1
- 14 LA GALÈRE
Saison 1
- 15 LE BONHEUR DE PIERRE
- 16 JACK JOHNSON
En Concert
- 17 SNOW WHITE & THE SEVEN DWARFS
- 18 THE PROPOSAL
- 19 LES SCHTROUMPPS
Coffret 4
- 20 PLANÈTE TERRE
Série complète

LE FILM LE PLUS CONTROVERSÉ DE L'ANNÉE

«EXPLORATION HALLUCINÉE»
— FORTEMENT SYMBOLIQUE — D'UN CINÉASTE EXCEPTIONNEL —
GUILLAUME FOURNIER, VOIR



NOMINÉ AUX OSCARS
WILLEM DAFÖE CHARLOTTE GAINSBORG
ANTÉCHRIST
VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS D'ANTÉCHRIST
UN FILM DE LARS VON TRIER
À L'AFFICHE DÈS LE 13 NOVEMBRE !

15 CINEMANIA FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
100% COMPÉTITION

«Un récit d'une palpitante authenticité.
Un film historique mais aussi du vrai cinéma populaire.»
Ouest France

L'ARMÉE DU CRIME
un film de Robert Guédiguian

VERONIQUE LEOUVEN SHAW ARKARIAN HIRSHMAN STEVENIN GÉRALDINE LEPRINCE-RINGUET
LILA NAYMARK SHAN TREGUET AGNÈS ASCARIDE JEAN-PIERRE BARROUSSIN

DÈS LE VENDREDI 13 NOVEMBRE!

PETER SARSGAARD ALFRED MOLINA ROSAMUND PIKE DOMINIC COOPER
OLIVIA WILLIAMS EMMA THOMPSON CAREY MULLIGAN
dans le rôle de Jenny

★★★★★
«INTENSÈMENT SATISFAISANT. À NE PAS MANQUER!»
— JOHN GRIFFIN, THE GAZETTE

de Nick Hornby
auteur de
ABOUT A BOY
et
HIGH FIDELITY

AN EDUCATION
UN FILM DE LONE SCHERFIG
Réalisé par LONE SCHERFIG Scénario de NICK HORNBY
© 2009 AN EDUCATION (DISTRIBUTION) LTD.
www.ANEUCATIONFILM.COM metropole

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE !
CINÉMAS A.M.C. MÉGA-PLEX* GUZZO* CINÉPLEX DIVERTISSEMENT* COLISÉE KIRKLAND*
LE FORUM 22 MARCHÉ CENTRAL 18

★★★★★
Echos Vedettes

«Excellent!»
Nathalie Petrowski, Radio-Canada

«Fascinant!»
The Gazette

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
FILM D'OUVERTURE

Les dames en bleu

Un film écrit, réalisé et produit par Claude Demers
Une présentation LES FILMS CRISTAL
Une production Les Productions COPLAN
www.lesdamesenbleu.com

À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

L'AGENDA
L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DES SOIRÉES
Gratuit dans Le Devoir du samedi
LE DEVOIR

CINÉMA

LES **MERCREDIS DU DOC**
3/1 sur tous les documentaires

BOITE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDE

Quelle nuit de galère!

PARKING
Scénario, réalisation et photo: Chung Mong-hong. Avec Chang Chen, Kwai Lun-mei, Leon Dai, Chapman To, Jack Kao, Peggy Tseng, Lin Kai-jung. Montage: Lo Shih-jing. Musique: An Dong. Taiwan, 2008, 106 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dans une voiture immobilisée sur l'accotement, un jeune homme se réveille péniblement. Encore sonné, il appelle sa fiancée. Oui, il sera à l'heure pour le souper planifié la veille. Plus que quelques courses, un gâteau... Or voilà, à mesure que se retire le jour et que tombe la nuit, il apparaît de plus en plus évident que Mo Chen ne pourra tenir parole. Coincé à proximité d'un vieil immeuble décati, ce dernier ignore encore qu'il est sûr pour une veillée particulière. Dans l'ordre du désordre tranquille, sont croisés, décroisés: un charitable barbier, un vieux couple endeuillé et sa petite-fille, une prostituée néophyte et son maquereau teigneux, un gangster nostalgique, un tailleur en cavale... Et une fiancée compréhensive. Vous avez dit faune hétéroclite?

De fait, *Parking*, le premier long métrage de Chung Mong-hong, est peuplé de personnages mémorables, quoique jamais caricaturaux ou même «colorés». Le scénariste et réalisateur a plutôt privilégié, à l'écriture, une approche par petites couches successives se nourrissant, entre autres choses, d'une structure en flash-back assez adroite. Ainsi l'auteur laisse-t-il à ses protagonistes, tant principaux que péri-

phériques, le luxe du temps. Le temps de révéler leur passé et, avec lui, leur tempérament, leurs motivations.

Alangui, le rythme ne plaira pas à tous, mais il contribue à instaurer un climat discrètement insolite qui frôle parfois l'onirisme. L'ensemble aurait certes gagné à être ramassé un brin, ici et là, mais peut-être cette atmosphère patiemment forgée en aurait-elle souffert en fin de compte (quelques minutes semblent avoir déjà été retranchées du premier montage, présenté notamment à la Quinzaine des réalisateurs, à Cannes, en 2008). Dans sa forme actuelle, *Parking* intéresse toujours et parfois même envoûte. On y trouve un mélange détonnant de drame, de violence et d'humour absurde qui, s'il n'est pas parfaitement dosé, est à coup sûr audacieux.

Au fil d'un récit tenu mais intrigant (et qui n'est pas sans convoquer le souvenir d'*After Hours* de Scorsese), le spectateur est invité à suivre quelques bouts de destins, certains plus développés, d'autres fugaces, à peine suggérés. Si le scénario ne convainc pas toujours — certains développements fleurissent l'artificialité —, il n'empêche qu'avec peu de moyens, Chung Mong-hong est parvenu à assembler un bien bel objet. Alternant avec aisance de gros plans révélateurs en caméra à l'épaule avec des images fixes savamment composées et richement évocatrices, le cinéaste laisse d'ores et déjà entrevoir les prémices d'une carrière à surveiller.

Collaborateur du Devoir

Dickens en Imax 3D

A CHRISTMAS CAROL (UN CONTE DE NOËL)

De Robert Zemeckis. Avec Jim Carrey, Gary Oldman, Colin Firth. Scénario: Robert Zemeckis, d'après le roman de Charles Dickens. Image: Robert Presley. Montage: Jeremiah O'Driscoll. Musique: Alan Silvestri. États-Unis, 2009, 96 minutes.

MARTIN BILODEAU

De l'opéra de Benjamin Britten aux Muppets de Jim Henson, en passant par Mickey Mouse de Disney, on ne compte plus les adaptations du *Chant de Noël* de Charles Dickens, ni les déclinaisons sur ses thèmes et motifs (l'éventail allant de *It's A Wonderful Life* à *Ghosts of Girlfriends Past*). La nouveauté dans la mégaproduction de Robert Zemeckis (*Forest Gump*, *Polar Express*, *Beowulf*) réside moins dans l'histoire que dans son traitement extrêmement sophistiqué, mis en valeur par la technologie Imax 3D pour laquelle il a été pensé et conçu.

Sophistiqué, je le répète, et spectaculaire, le dispositif se dresse tout de même comme un obstacle entre le spectateur et le récit. Il fait écran là où il aurait dû rester transparent. Il allonge indûment certaines scènes (dont celle de la visite du fantôme de l'associé) et plombe le rythme. L'ennui avec le progrès technique au cinéma, c'est qu'il devient une fin en soi et écrase ses premiers sujets. *A Christmas Carol* n'est pas *Tron* ou *Dune*, mais on reste néanmoins perplexé devant l'ampleur excessive de sa production, d'autant qu'elle est mise au service d'une histoire simple sur la rédemption, qui prêche l'humilité et les valeurs de fraternité et de partage. Robert Zemeckis aurait été mieux avisé de prendre exemple sur Tim Burton (*Nightmare before Christmas*, *Corpse Bride*).

Rappelons les faits: durant une nuit de Noël, Ebenezer Scrooge, vieillard avare et détestable, qui tyrannise son employé et vomit son neveu, reçoit la visite du fantôme de son défunt partenaire d'affaires qui l'avertit que trois esprits lui rendront visite durant la nuit. Celui des Noëlés d'antan le fait remonter à la source de sa mi-



La technologie Imax 3D de la mégaproduction *Un conte de Noël*, de Robert Zemeckis, plombe le rythme du film.

santhropie. Celui des Noëlés présents lui ouvre les yeux sur un malheur qui guette son employé et sur la perception qu'a de lui son entourage. Celui des Noëlés futurs lui fait entrevoir les conséquences ultimes d'une vie sans amour ni chaleur humaine. Bref, Scrooge, qui a ici les traits et la voix de Jim Carrey, subit en une nuit une thérapie accélérée pour, au matin de Noël, se réveiller transformé, généreux, à l'écoute, peut-être un peu trop content d'être content, Zemeckis exprimant sa métamorphose par des débordements de joie qui, aux yeux du romancier victorien, auraient semblé exagérés.

À l'opposé, le film de Zemeckis compte une scène vraiment extraordinaire et bouleversante. Il s'agit de celle où Scrooge, invisible aux humains qu'il observe depuis l'escalier de la maison de son employé, croise le regard de celui-ci, qui monte les marches pour aller se coucher, le cœur brisé par la mort de son enfant. C'est là un des rares instants où le dispositif s'écrase pour laisser passer, presque par accident tant le film est saturé d'effets, une émotion fulgurante. À croire qu'un esprit victorien s'est emparé de la scène. On aurait souhaité qu'il s'attarde un peu.

Collaborateur du Devoir



Jim Carrey dans le rôle de Scrooge



Parking, le premier long métrage de Chung Mong-hong, est peuplé de personnages mémorables, quoique jamais caricaturaux ou même «colorés».

L'INCONTOURNABLE FESTIVAL DE FILMS FRANCOPHONES EN AMÉRIQUE

15

festival de films francophones SUBTITLED IN ENGLISH

CINEMANIA

5-15 NOVEMBRE 2009 french film festival

CINÉMA IMPÉRIAL 1430 rue de Bleury | MONTREAL

Centre Sandra et Leo Kolber | Salle Lucie et André Chagnon

www.cinemaniamoviefestival.com

la SENZA DDO télécine AIRFRANCE

NEWFORM KUEHNE+MAGEL ScotiaMcLeod AU3RY

SODEC SODEC SODEC SODEC

Bell TECHNICOLOUR LGAR idg communications

EPIC R ERNST & YOUNG M TV5 RSM Richter Chamberland Malibu

Banque Scotia Purotator Astral Media

★★★★★ Première Roger Ebert Libération

★★★★★ Le Nouvel Observateur Studio Ciné Live

après Nobody Knows

still walking

un film de Kore-Eda Hirokazu

ABE HIROSHI NATSUKAWA YUI YOU TAKAHASHI KAZUYA TANAKA SHOHEI KIKI KIRIN HARADA YOSHIO

À L'AFFICHE! EX-CENTRIS PARALLÈLE

LES BEAUX GOSSES

UN FILM DE RIAD SATTOUF

★★★★ « À voir absolument. »
« Un film jouissif et drôle. »
« Un humour tonifiant. »
« Un film aussi drôle que réaliste. »

Quinzaine des Réalisateurs

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE

CINÉMA Beauharnois MEGA-PLEX GUZZO MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE CINÉMA DU PARC

du réalisateur de LA TOURNEUSE DE PAGES

Sélection officielle Festival du Nouveau Cinéma FESTIVAL DE CANNES Sélection officielle Chicago Film Festival

« Un superbe film! »

Voir

Vincent Perez Jérémie Renier

Demain dès l'aube

un film de Denis Dercourt métropole

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!

CINÉMA Beauharnois BOUCHERVILLE

SAISON 09-10

le regard neuf

la fleur de cendre présente

LA réforme pinocchio

10 au 28 novembre 2009

PREMIER Acte

www.premieracte.ca

Information et abonnement: 418.694.9656

Billotech 418 643-8131

Entente de développement culturel

Québec

CINÉMA

Un mystère épais...

THE FOURTH KIND (V.F.: LE QUATRIÈME TYPE)

Réalisation et scénario: Olatunde Osunsanmi. Avec Milla Jovovich, Elias Koteas, Will Patton. Image: Lorenzo Senatore. Montage: Paul Covington. Musique: Ali Orvarsson. États-Unis, 2009, 90 min.

ANDRÉ LAVOIE

En Alaska, un mystère demeure encore irrésolu et il ne s'agit pas de la nomination de Sarah Palin comme colistière de John McCain lors de la dernière élection présidentielle américaine. De nombreux citoyens d'une petite ville de cet État auraient été «adoptés» par des extraterrestres, seule explication jugée valable devant de multiples disparitions au cours des dernières décennies. De plus, le comportement erratique de certaines personnes s'expliquerait par une intrusion de ces visiteurs de l'espace dans leur psyché, d'où leurs troubles du sommeil... et leurs pulsions meurtrières.

Tout cela semble suffisamment sérieux pour que l'actrice Milla Jovovich adopte une allure «brechtienne» en introduction de *The Fourth Kind*, du cinéaste Olatunde Osunsanmi. Solennelle, elle nous annonce qu'elle va interpréter le rôle de la psychologue Abigail Tyler et que le film relate des faits étranges qui se sont déroulés dans son cabinet avec des patients sous hypnose; des enregistrements et des captations vidéo en prouvent l'authenticité.

La pauvre, il faut bien le

dire, revient de loin. Son mari fut assassiné dans leur lit conjugal, certains de ses patients ont pétié les plombs (et emporté leur famille dans leur délire) et, comble de malheur, sa fille a disparu sans laisser de traces. Ces tragédies se sont déroulées sous ses yeux, ceux de sa caméra, ou encore en la présence de son thérapeute (Elias Koteas, qui a l'air d'y croire autant que nous...), d'abord sceptique, et du chef de la police, gardien de l'ordre et de la raison.

Dans la lignée de toutes ces photos floues de soucoupes volantes, les moments les plus terrifiants de la portion «documentaire» de *The Fourth Kind* sont brouillés et chargés de sons parasites. Lorsqu'un de ses patients commence à léviter, ses jambes sont savamment recouvertes d'un drap... Vous aurez donc compris qu'il n'y a que ceux qui croient qu'Elvis Presley habite une île déserte et que Sarah Palin avait l'étoffe d'une vice-présidente pour croire à ces sornettes.

Dans cette tentative de manipulation à la *Blair Witch Project*, les artisans du film oublient au passage qu'à force de nous répéter que tout cela est vrai, on finit par être rongé par le doute, par l'ennui, voire un peu des deux. Les contorsions de Linda Blair (*The Exorcist*) et les yeux exorbités de Sissy Spacek (*Carrie*) donnaient froid dans le dos; les cris de Milla Jovovich symbolisent le désespoir d'une entreprise à la crédibilité préfabriquée.

Collaborateur du Devoir



SOURCE MAPLE PICTURES

Une scène du film *Le Quatrième Type*, d'Olatunde Osunsanmi

Héros anonymes, en train

Le réalisateur Lixie Fan présente son *Dernier Train*, qui ouvre les 12^{es} Rencontres internationales du documentaire de Montréal

ANDRÉ LAVOIE

Imaginez la cohue du temps des Fêtes dans nos transports publics et multipliez-la par 200 millions de Chinois. Vous obtenez le gigantesque chaos du Nouvel An de ce pays de la démesure, un rituel qui représente souvent les seules vacances de millions de travailleurs d'usine qui ont laissé derrière eux, dans les campagnes, leurs enfants, avec les grands-parents qui les élèvent à leur place.

Le réalisateur chinois Lixie Fan, établi ici depuis quelques années, rêvait d'aller au-delà de cette tradition, voulant dévoiler le drame de ces familles emportées malgré elles par «l'ouverture» économique de la Chine. Son désir s'est accentué dès son arrivée à Toronto, avant qu'il ne choisisse Montréal, constatant l'insouciance opulente de ses nouveaux compatriotes. Les protagonistes de son premier documentaire, *Le Dernier Train*, travaillent dans des conditions misérables pour rendre ce confort possible... Ils ne se doutaient sûrement pas qu'ils auraient l'honneur d'ouvrir les 12^{es} Rencontres internationales du documentaire de Montréal le mercredi 11 novembre.

Bouleversement des valeurs

Ces héros anonymes, la famille Zhang, Lixie Fan les a rencontrés lors du tournage du film *Sur le Yangzi*, le fabuleux documentaire de Yung Chang sur les bouleversements causés par la construction du barrage des Trois Gorges. Tout a commencé au festival Hot Docs de Toronto, en faisant la connaissance de Chang et de son équipe. Caméraman pour la télévision locale de sa ville natale, Wuhan, puis pour la puissante CCTV à Pékin, déjà cinéaste indépendant, maîtrisant le dialecte des lieux de tournage, Lixie Fan trouva sa place parmi eux et, lors d'une pause («Il fallait attendre que le



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le réalisateur chinois Lixie Fan est établi à Montréal depuis quelques années.

niveau du fleuve monte!»), il ratisa des dizaines d'usines à Guangzhou, discutant librement avec les travailleurs.

«La famille que je cherchais devait illustrer plusieurs phénomènes sociaux, dont cette séparation qui cause de nombreux problèmes», dit-il dans un anglais exemplaire appris sur les bancs d'université. Les Zhang représentaient tout cela et j'ai été choqué d'apprendre qu'ils n'avaient pas vu leurs deux enfants depuis trois ans.»

Cette triste situation s'explique d'abord par leurs revenus rachitiques car, précise le cinéaste, «le coût du voyage représente parfois six mois de salaire et, à leur arrivée, tous s'attendent à recevoir des cadeaux». De plus, quand 600 000 personnes convergent vers la même gare, allant tous dans la même direction, sortir de la ville peut devenir une expérience dangereuse, voire mortelle. Avec son équipe, Lixie Fan a filmé ce tourbillon.

«Je suis né en Chine. Il y a beaucoup de monde, alors on finit par s'habituer, dit-il en riant. C'est vrai que ce fut intense, d'autant plus qu'une tempête de neige avait complètement paralysé le réseau ferroviaire cet hiver-là, mais personne ne le croyait. Alors, des milliers de voyageurs affluaient vers la gare pour prendre des trains qui ne partaient pas.»

Au-delà de ces scènes étourdissantes, *Le Dernier Train* illustre, avec une grande sensibilité, la transformation des rapports familiaux et le bouleversement des valeurs, prenant de plus en plus la couleur du capitalisme. Cela s'incarne de manière éloquent chez Qin, la fille aînée des Zhang, qui passe «de façon très brutale» de fillette à adolescente; exit l'éleve modèle, place à la dépensière ne rêvant que de s'éclater dans les bars et qui n'hésite pas à envoyer promener ses parents.

Pour capter cette intimité, Lixie Fan a joué la carte de l'au-

thenticité lors des tournages, échelonnés sur près de deux années, et parfois à plusieurs endroits éloignés en même temps. Son secret? «Il faut passer beaucoup de temps avec eux, devenir leur ami; c'est comme ça que l'on finit par être "invisible". Par contre, il faut mettre aussi une certaine distance et être fidèle au film que l'on veut faire.»

Cette fidélité illumine ce documentaire remarquable, dans la lignée inspirée de *Sur le Yangzi* mais porté par le point de vue d'un tout nouveau Canadien d'origine chinoise qui n'a jamais autant tourné en Chine que depuis son arrivée ici!

Après sa présentation aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal, *Le Dernier Train* prendra l'affiche à Montréal le vendredi 20 novembre au cinéma Parallèle avec sous-titres français et au AMC Forum avec sous-titres anglais.

Collaborateur du Devoir

« UN TRÈS BEAU FILM !
LE NOUVEAU BERNARD ÉMOND
ÉMEUT AUTANT QU'IL DONNE À RÉFLÉCHIR.
ÉLISE GUILBAULT EST MAGNIFIQUE ! »
MARC CASSIVI, LA PRESSE

LES FILMS SÉVILLE
PRÉSENTE UNE PRODUCTION
JCPAV

ÉLISE GUILBAULT
JACQUES GODIN
UN FILM DE
BERNARD ÉMOND
PRODUIT PAR
BERNADETTE PAYEUR

www.ladonation.com

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!

| | | | | |
|----------------|-----------------|-------------------|---|---------------|
| QUARTIER LATIN | STARTE MONTREAL | CINEMA SHERBROOKE | COLOSSUS LAVAL | PONT-VIAU 16 |
| ST-EUSTACHE | BROSSARD | BOUCHERVILLE | GATINEAU | SHERBROOKE |
| JOLIETTE | VALLEYFIELD | SHAWINIGAN | LACHENAIE | VICTORIAVILLE |
| STÉ-ADÈLE | LA SARRÉ | VAL D'OR | CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS | |

11→21 NOV. 2009 WWW.RIDM.QC.CA

RIDM

11→21 NOV. 2009 WWW.RIDM.QC.CA
RENCONTRES INTERNATIONALES
DU DOCUMENTAIRE DE MONTRÉAL

RIDM 12

12^e édition

+ 100 films documentaires + 30 pays représentés • Ateliers, tables rondes et débats • Thématiques sociales, politiques et environnementales, nouvelles voies documentaires • 9 salles à Montréal, 1 à Québec

NE MANQUEZ PAS:

| | | | | |
|--|--|---|---|---|
| | | | | |
| LA DÉRIVE DOUCE D'UN ENFANT DE PETIT-GOÂVE de Pedro Ruiz Un portrait sensible et ludique du fascinant écrivain et cinéaste qu'est Dany Laferrière. | LA NUIT DE LA POÉSIE DU 27 MARS 1970 de Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Massé Un film mythique suivi d'une soirée festive et poétique que nous offre la Maison de la Poésie de Montréal: La Nuit de la Poésie 2009! | JE PORTE LE VOILE de Nathalie Ivicic et Yanick Labrousse Un documentaire introspectif et lumineux sur une question toujours aussi délicate: le port du voile. | KATANGA BUSINESS de Thierry Miché En République démocratique du Congo, les terrains riches en minerais sont très convoités, mais abus, corruption, pillages et grèves dominent. | INTÉRIEURS DU DELTA de Sylvain L'Espérance Tourné dans le delta du Niger, au Mali, un film envoûtant et sans compromis sur une Afrique originaire et ceux et celles qui y vivent. |

BILLETTS EN VENTE:

- Monument-National (1182, boul. Saint-Laurent) | Cinémathèque québécoise (335, boul. De Maisonneuve E.) | Grande Bibliothèque (175, boul. De Maisonneuve E.)
- JUSQU'AU 9 NOVEMBRE | DÈS LE 10 NOVEMBRE | DÈS LE 11 NOVEMBRE

ou 514 844-2172 ou 1 866 844-2172 sur www.admission.com

VENTE À LA PORTE DE TOUTES NOS SALLES (avant chaque représentation)

Québec TELEFILM Conseil des Arts Canada Conseil du film Québec ONF OGBAN Montréal 100-Québec